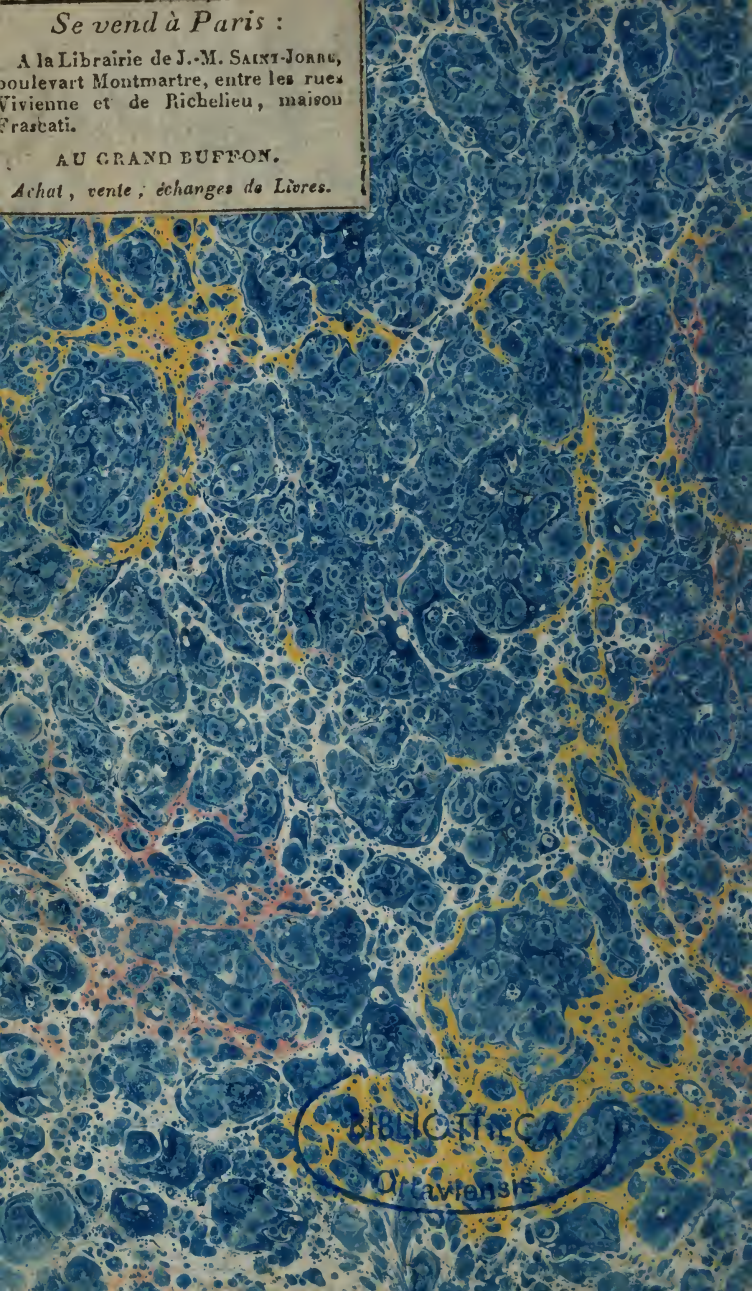
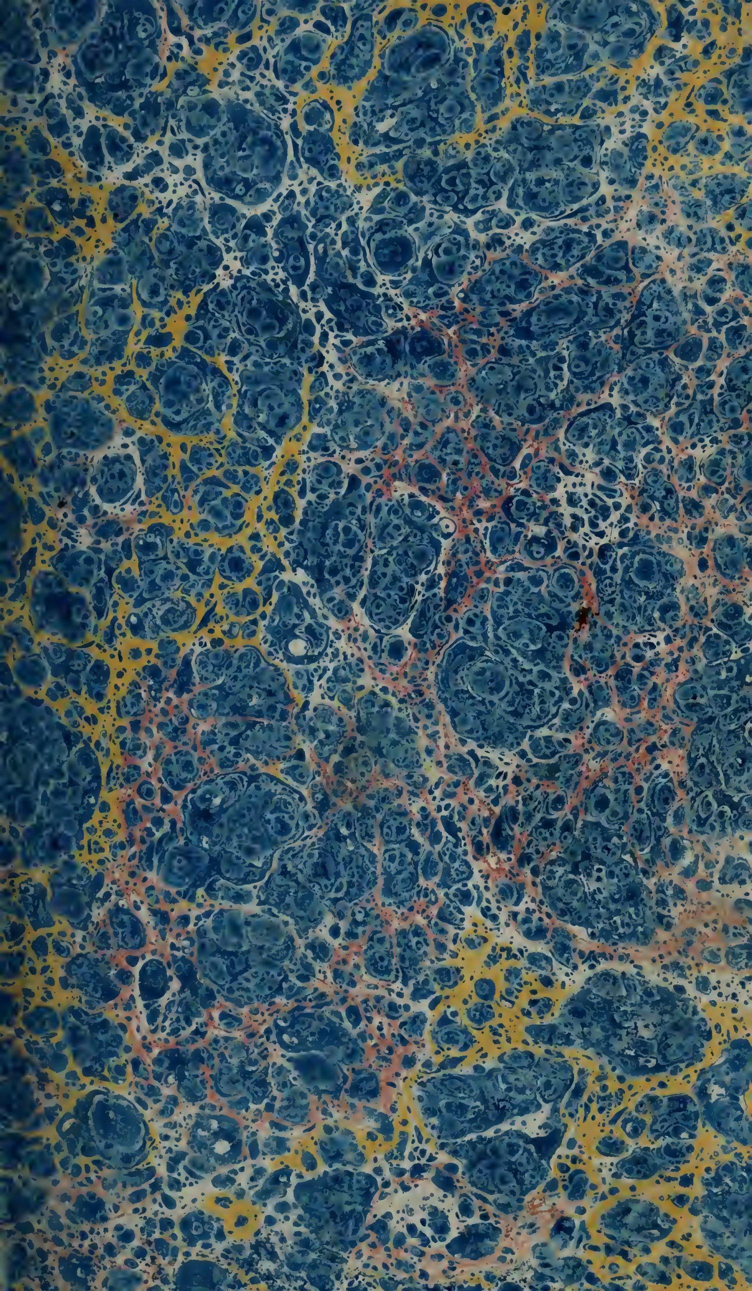






Ch

2.0

602

866

LA DUNCIADE,

POËME.

Palissot de Montenoy, Charles

LA DUNCIADE,

POËME.

nouvelle édition corrigée par l'auteur,

AUGMENTÉE

DU TABLEAU DU JACOBINISME,

à laquelle on a joint une pièce du même auteur, qui fut long-temps un secret d'état, et qui n'avait jamais paru.

(PALISSOT, Ch.

A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, libraire, rue de Savoie, n°. 23.

AN V — 1797.

EXTRAIT

Du décret de la Convention nationale, du 19 juillet 1793, an 2 de la République, concernant les contrefacteurs.

TOUT contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

Tout débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage de littérature, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale, dont il recevra un reçu signé par le bibliothécaire, faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des contrefacteurs.

Je place la présente édition sous la sauvegarde des lois et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout contrefacteur, distributeur ou débitant d'édition contrefaite. Je promets même au citoyen qui me fera connaître le contrefacteur, distributeur ou débitant, la moitié du dédommagement fixé par la loi. Fait à Paris ce 6 ventôse, an 5 de la République française.

BARROIS l'aîné, comme fondé d'un pouvoir spécial du citoyen PALISSOT, propriétaire.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il manquait à la Dunciade, c'est-à-dire aux annales de la sottise, le tableau du jacobinisme et de ses fureurs. La stupidité y était revêtue de tous ses costumes, excepté du bonnet rouge.

Le chant de la Vision, que l'auteur a retouché avec le plus grand soin, ainsi que plusieurs autres morceaux de son poëme, lui fournissait le cadre le plus heureux pour y placer ce complément des sottises humaines. Ce chant forme, à lui seul, un grand tableau qui n'avait encore été esquissé par aucun poète; c'est, en quelque sorte, le dénombrement, constaté par l'histoire, de tous les malheurs dont le fanatisme ou la folie ont été le principe; et il ne pou-

vait être mieux terminé qu'en y traçant, d'une manière aussi vigoureuse que rapide, des événemens où l'on ne sait ce qui a dominé le plus, de l'atrocité ou du ridicule.

La postérité, à qui ce tableau est destiné, et à qui sans doute il parviendra, moins encòre par le talent du peintre, que par l'intérêt du sujet, saura gré à l'auteur d'avoir été le premier qui ait osé le tenter en vers, et d'avoir frayé la route à ceux qui, après lui, sauront employer le langage des dieux à la punition du crime : punition qu'il doit en effet redouter d'autant plus, que l'ignominie infligée par de beaux vers est plus durable que l'airain.

Des notes, malheureusement trop vraies, mais précieuses par cette fidélité même, enrichiront encore ce texte si intéressant pour nous, et qui ne le

sera pas moins pour les générations à venir.

On pourra prendre une idée des sentimens qui ont animé l'auteur, par ce fragment d'une lettre qu'il nous a adressée avec le manuscrit des additions et des corrections qu'il a faites à son poëme.

« . . . . Puisque le ciel a permis que je
» survécusse aux malheurs de ma patrie,
» et à la persécution honorable qui a fait
» couler le sang de tant d'illustres vic-
» times, je lui rends graces du moins
» d'avoir réveillé chez moi quelques
» étincelles du feu poétique de mes
» belles années, pour exprimer, avec
» une énergie digne du sujet, l'horreur
» que ces forfaits m'ont inspirée.

» Vous savez, mon ami, qu'il ne dé-
» pendit pas de l'infâme Chaumette que
» je ne fusse enveloppé dans la liste des

» proscrits, lorsqu'il fit contre moi, à
» la municipalité de Paris, une de ces
» dénonciations violentes, qui étaient
» alors des arrêts de mort. Vous savez
» que depuis j'ai été forcé de quitter
» mes foyers, en vingt-quatre heures,
» sous peine d'être mis hors de la loi,
» et cela sans avoir à me reprocher
» d'autre crime que d'être le fils de mon
» père, et d'être né dans une classe dont
» j'ai toujours regardé les prérogatives
» comme une des plus puériles vanités
» de la faiblesse humaine.

» Dieu m'a tiré de ce double danger,
» et quelque consolation du moins s'est
» répandue sur mes derniers jours, en
» voyant éclore, du sein de nos mal-
» heurs, la constitution de l'an 3, qui
» a mis un terme à cette anarchie déplo-
» rable, sous laquelle nous avons si
» long-temps gémi. C'est à cette époque

» de paix qu'a commencé véritablement
» pour nous cette aurore de liberté si
» douce à respirer, sur-tout au déclin
» de sa vie. Dieu veuille nous la conser-
» ver, et éloigner de nous désormais de
» nouvelles tourmentes révolutionnai-
» res! Adieu, mon cher D...., ce que je
» vous envoie sera vraisemblablement
» mon dernier soupir sur le Parnasse.
» Vous m'avez souvent rappelé ces
» vers, qu'une espèce d'instinct prophé-
» tique me dicta, il y a plus de trente
» ans, et qui furent tant applaudis dans
» une de mes comédies, quoique, dans
» ce temps éloigné, ni les spectateurs,
» ni moi-même, nous ne pussions nous
» douter de l'application qu'on pour-
» rait en faire un jour. Je parlais de
» ces nouveaux Solons qui s'élevaient
» de toutes parts, et qui, de leur gre-
» nier, nous donnaient des leçons

» d'économie politique ; et je disais :

Peut-être il fut un temps où cette maladie
Eût fourni le sujet de quelque comédie :
Au fond, il n'en est pas qui me parut meilleur,
Et je l'appellerais *Crispin législateur.*

» Mais alors je ne prévoyais que des » Crispins, et non des Marat et des Ro- » bespierre ».

A la suite de la Dunciade, l'auteur nous a permis de placer une pièce composée il y a près de quarante ans par des ordres supérieurs, et qui ne se trouve désignée que dans un ouvrage postume de Voltaire. Cette pièce, qui fut long-temps un secret d'état, tient à un fait digne de l'histoire. Elle prouve qu'une guerre qu'on avait pu croire de pure politique entre deux souverains, n'avait été prolongée au-delà des bornes qu'elle eût eues naturellement, que par un sentiment d'animosité personnelle

entre les deux princes. Ainsi se trouve encore justifiée cette maxime d'Horace :

Quidquid delirant reges, plectuntur achivi.

LA DUNCIADE,

CHANT PREMIER.

CHANT PREMIER.

LA LORGNETTE.

Messieurs les sots, dont la prose et les vers
Depuis long-temps fatiguent mes oreilles,
Vous que Fréron, l'orateur des déserts,
Trois fois par mois met au rang des merveilles,
Voici les jours par Apollon prédits,
Egayez-vous, messieurs les beaux-esprits :
Je vous devais ce tribut de mes veilles.

Si l'on m'a vu dès mes plus jeunes ans,
Suivre tes lois, te consacrer ma vie,
Dieu des beaux-arts, si tes soins bienfaisans
Me consolaient du courroux de l'envie,
Quand sur la scène amené par Thalie,
Je démasquai les sophistes du temps,
Reviens encore inspirer mon génie.
Prête à mes vers le charme des bons mots :
Long-temps en butte à la fureur des sots,
Je veux berner les sots de ma patrie.

Que cet écrit, peut-être un peu malin,
Mais courageux, et sur-tout nécessaire,
Mes chers amis, ait le don de vous plaire,
De mon succès je rends grace au destin,
Et n'attends pas de plus digne salaire.
De ma lorgnette apprenez le mystère,
Et bénissez la bienfaisante main
A qui je dois une faveur si chère.

Cette lorgnette, où le nom de Merlin
Se lit encore écrit en vieux celtique,
Fut de son art un monument unique,
Long-temps célèbre, et que dans sa chronique
Mal-à-propos a négligé Turpin.
Le sort jaloux, au fond d'un souterrain,
Tenait caché ce chef-d'œuvre magique :
La main d'un rustre, en bêchant mon jardin,
Rendit au jour cette merveille antique.
Or ce bijou, par un dessein profond,
Fut jusqu'à moi conservé d'âge en âge :
Il est doué d'un sublime avantage,
C'est de montrer les objets tels qu'ils sont.
Le sot a beau se déguiser en sage,
Le charlatan s'ériger en Caton ;
On les connaît. Vainement un poltron
Prendrait les traits d'un homme de courage ;

En vain Thomas se croirait Cicéron;
Le masque tombe. Et maître Aliboron,
Qui se rengorge en jugeant un ouvrage,
Et qui prétend régenter Apollon,
Lorgnez-le bien, n'est qu'un sot au visage;
Vous comprenez que jamais Jean Fréron
N'eut de Merlin la lorgnette en partage.

O maintenant, messieurs les beaux-esprits,
Imaginez l'excès de ma surprise,
Lorsque mon œil dirigé vers Paris,
Eut dans son Louvre observé la sottise!
Combien d'auteurs elle a pour favoris!

Dans cette foule à l'oubli condamnée,
Tous ont l'espoir de l'immortalité.
Qui le croirait? par cette vanité
L'espèce humaine est par-tout gouvernée.
Chez les sots même on veut avoir un nom!
Le moindre auteur d'un opéra bouffon,
D'une chanson au Mercure inhumée,
Croit occuper toute la renommée;
Et Morellet distillant le poison
D'un noir pamphlet, pense égaler Buffon.

Que de plaisirs je dois à ma lorgnette!
Qu'elle embellit ma paisible retraite!

J'ai vu par elle un peuple tout nouveau ;
J'en dois tracer les mœurs, le caractère ;
Le bien public veut que je sois sincère,
Et qu'aucun trait ne manque à mon tableau :
Sage Merlin, c'est en toi que j'espère ;
C'est à ta main de guider mon pinceau.
Viens des élus de la sotte immortelle
Placer ici tous les noms au grand jour ;
Mais il convient de commencer par elle,
Ses courtisans après auront leur tour.

STUPIDITÉ (c'est un nom de la belle)
Paraît aux yeux un vrai caméléon,
Toujours changeant d'habitude et de ton,
Variant tout, excepté sa prunelle,
Où l'on ne vit jamais une étincelle
Du feu divin que l'on nomme raison.
Tel que Virgile a peint le vieux Protée,
Qui, pour tromper les efforts d'Aristée,
A ses regards devenait tour-à-tour
Arbre ou rocher, quadrupède ou reptile ;
Telle aux regards de la stupide cour
La déité plaisamment versatile
Change de forme à chaque instant du jour.
Ainsi l'on voit sa burlesque nature

De chaque sot adopter la figure.
A-t-elle pris les traits de Marmontel ?
Elle sourit à sa métamorphose,
Traduit Lucain, fait des contes en prose,
Des vers bien durs, et d'un ennui mortel.
Veut-elle plaire au troupeau des caillettes ?
C'est Dorat même écrivant aux comètes,
Ou proposant aux vœux de l'univers
Un petit nez troussé pour les déserts.
Mais, revenant à sa forme première,
On la revoit sous les traits de le Mière;
Elle s'y plaît. Il est certains minois
Plus maltraités; car, pour ne vous rien taire,
La déité, dans ses goûts singulière,
Les assortit, en dispose à son choix;
Elle varie à son gré leurs emplois;
Du moins, un jour, j'ai cru voir son derrière
Prendre un moment les traits de la Morlière;
Pour elle, hélas! j'en ai rougi cent fois;
Car entre nous je la croyais plus fiere.
Mais il est temps de peindre son palais.

De toutes parts le vernis, la dorure,
Les ornemens prodigués à grands frais,
Etonnent l'œil sans le flatter jamais,

Et l'art n'y sert qu'à gâter la nature.
On n'y voit point de ces savans tableaux
Qui respiraient sous la main des Vanloos.
Indifférente aux sublimes peintures,
Où, sous nos yeux, Vernet a présenté
Les flots émus de Neptune irrité,
Sottise veut de petites figures.
Des grands sujets la noble majesté
Flatte son goût moins que des mignatures.
Elle applaudit à de faibles pastels,
Pour les Téniers quitte les Raphaëls,
Et n'aime en tout que les caricatures.

Impatient de signaler son nom,
Un jeune adepte, en faveur chez la belle,
Par un tableau jusqu'alors sans modèle,
Voulut un jour décorer son sallon,
Et défier tous les rivaux d'Apelle.
Plus d'une fois du beau cu de Manon
Sa main savante avait tenté l'image,
Et Baculard, quoique glacé par l'âge,
En soupirant conduisait son crayon;
Lorsque soudain, charmé de son ouvrage,
Tout vis-à-vis il dessina les traits
Du chantre heureux de ce cu plein d'attraits:

Si qu'on ne sait lequel a l'avantage,
Du beau derrière ou du galant visage,
Ni qui des trois mérite plus d'honneur,
Du noble cu, du peintre ou du rimeur;
Sottise entr'eux tour-à-tour se partage :
Comme une belle hésite entre l'hommage
De deux amans qui d'une égale ardeur
Sont animés à disputer son cœur.

Mais son cortége est sur-tout remarquable.
Le lourd Ennui, couronné de pavots,
Et s'endormant sur des contes moraux;
L'aveugle Haine et l'Envie implacable,
Que tout succès, que tout mérite accable;
Le sot Orgueil aux regards effrontés,
Et l'Ignorance, et la Mode frivole,
De nos Français capricieuse idole;
La louche Erreur, les folles Nouveautés,
Les Songes vains marchent à ses côtés.
D'ailleurs servie en reine, en immortelle,
Chacun s'empresse à prévenir ses goûts,
Et tous les arts, de sa faveur jaloux,
Briguent l'honneur d'être appelés près d'elle.

Que de travaux pour sa gloire entrepris!

Que son orgueil contemple avec ivresse
La noble ardeur de ses amans chéris,
Qui chaque jour aux pieds de leur maîtresse
Viennent en foule apporter leurs écrits!
Mais la gaîté, la piquante finesse,
Les tours heureux, les bons mots sont proscrits
Au tribunal de la fière déesse.
Son goût bizarre est peu fait pour les ris;
Et cependant Piron, dans sa jeunesse,
Admis par elle à ses jeux favoris,
Daigna long-temps y disputer des prix.
Mais il déplut par sa Métromanie,
Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie:
Car chez la belle un chef-d'œuvre est un tort
L'esprit l'afflige, et la gaîté l'endort.
D'un calembour l'équivoque grossière
Vaut à son gré tout le sel de Molière.

Capricieuse et légère en ses choix,
Le seul hasard fait pencher sa balance;
Elle applaudit pourtant de préférence
Aux inventeurs du cothurne bourgeois,
Genre bâtard qui s'établit en France
Lorsque du goût on méconnut les lois.
Avec éclat sur la scène amphibie

On vit briller Mélanide et Cénie:
Mais de nos jours le Trivelin moral,
Le plus expert dans la dramaturgie,
Le plus fêté, le plus original,
C'est ce héros de la philosophie,
Cet écrivain dont l'esprit rédacteur
Depuis dix ans compile avec génie,
Pour élever à sa juste hauteur
Le monument de l'Encyclopédie.
Il convenait qu'une fois en sa vie
Ce bel-esprit, par un titre d'honneur,
En imposât même aux yeux de l'Envie:
A la déesse il doit cette faveur.
Dans un brevet solemnel et flatteur,
Elle voulut que son académie
Le décorât du beau nom d'inventeur;
Et le brevet, en forme d'apostille,
Signé par Grimm, et scellé par l'auteur,
Fut mis au bas du Père de Famille.

Quand des railleurs le peuple mutiné
Dans tout Paris, contre ce drame insigne,
Donnait l'essor à sa gaîté maligne,
Par tous les sots ce drame était prôné.
Le seul Fréron contre lui déchaîné,

De camouflets et de coups d'étrivières
Vit en un jour tripler ses honoraires:
Mais Diderot suffisamment vengé,
Tendit la main au Zoïle affligé.
Depuis ce temps, chacun rendit hommage
Au rare auteur de ce drame immortel.
Même on prétend que ce grand personnage
De la déesse eut un fils naturel,
Qui de sa mère est la vivante image.

L'événement fut marqué par des jeux.
Sur un théâtre élevé par Sedaine,
On fit chanter, pour amuser la reine,
Le Déserteur, Sancho, Gille Amoureux.
Ces jolis riens dictés par la folie,
Sont modulés sur des airs d'Italie.
Qui n'aimerait ces in-promptu joyeux?
Sottise en fait ses plus chères délices.
Ses courtisans inondaient les coulisses,
Et répétaient le soir à ses soupés
Les airs brillans qui les avaient frappés.
De ces fredons l'étrangère harmonie
Chez la déesse a droit de l'emporter
Sur ces accords, nobles fruits du génie,
Au grand Rameau dictés par Polymnie,

Et qu'Arnould seule est digne de chanter.

Ainsi, lecteur, la volage immortelle,
De jeux en jeux, de plaisirs en plaisirs,
Sait varier ses éternels loisirs,
Et tous les jours sont des fêtes pour elle.

Lorgnette en main, je parcourais ces lieux
Où la déesse a fondé son empire.
Merlin sur moi veillait du haut des cieux;
J'observais tout, afin de tout écrire,
Lorsque soudain il parut à mes yeux
De tant de sots une telle affluence,
Qu'à les compter je perdrais patience.
Sur quelques-uns je me tais à regret.
Les nommer tous serait une imprudence,
Et, malgré moi, je garde mon secret....
Peut-être un jour romprai-je le silence.
En attendant, apprenez leur projet.
Je vais conter de plus rares merveilles,
Messieurs les sots, c'est un vœu que j'ai fait:
Accourez donc, et dressez les oreilles.
Dans cette foule il n'est aucun de vous,
Petit ou grand, qui pût fuir ma lorgnette.
Elle m'apprit à vous connaître tous,

A vous braver du sein de ma retraite:
Mais je ne pus, malgré l'art de Merlin,
Appercevoir ni de Rosoi, ni Blin.

FIN DU CHANT PREMIER.

LA DUNCIADE,

CHANT SECOND.

CHANT SECOND.

LA HARANGUE.

DANS les festins de la troupe immortelle,
Tandis qu'Hébé remplit les coupes d'or,
A sa gaîté Momus donnant l'essor,
Par ses bons mots rend la fête plus belle.
Ses traits malins, piquans, ingénieux,
A longs éclats font rire tous les dieux.
Loin de blâmer leur joyeuse folie,
En ce moment Jupiter même oublie
Les soins divers dont il est agité,
Et de son front désarme la fierté.

Tel on a vu, dans un siècle de gloire,
Autour de lui rassemblant tous les arts,
Le grand Louis, de son char de victoire,
Sur Despréaux arrêter ses regards,
Et de ses vers utiles au Parnasse,
Encourager la satyrique audace.
C'était Momus près du maître des cieux.
Si de son temps un cynique odieux

Eût érigé la satyre en libelle,
S'il eût osé d'une main criminelle,
Versant les flots d'un fiel empoisonneur,
Des citoyens calomnier l'honneur,
Il eût reçu le prix de sa licence.
Mais Despréaux, ce poète divin,
Savait toujours, ami de la décence,
Respecter l'homme en bernant l'écrivain.

Des mêmes lois observateur fidèle,
Dans sa réserve imitant mon modèle,
O mes amis, m'avez-vous jamais vu
D'un vers profane outrager la vertu?
Ai-je, invoquant la fureur à mon aide,
Blessé les dieux, effréné Diomède?
Et cependant des cyniques obscurs
Qui plus que moi sentit les traits impurs?
Ils vont encore, effrayés de mes rimes,
Renouveler leurs cris calomnieux.
Eh! qu'ai-je fait?... On les trouve ennuyeux,
J'ai dû le dire, et voilà tous mes crimes.
Mais la justice est la fille du temps;
Osons l'attendre, armons-nous de courage;
Et si des sots l'infatigable rage
Fait contre nous siffler ses noirs serpens,

Egayons-nous du moins à leurs dépens.

Tels que les flots soulevés par l'orage,
Sont à grand bruit poussés vers le rivage,
Non moins émus on les voit accourir.
Tous se pressaient autour de l'immortelle,
A ses regards tous brûlaient de s'offrir,
Et lui juraient de combattre pour elle.

Muse, dis-moi leurs projets orgueilleux :
Révèle-moi la belliqueuse ivresse
Qui tout-à-coup se répandit sur eux,
Et le discours que leur tint la déesse.

Stupidité, d'un air sombre et rêveur,
En elle-même un moment recueillie,
Se composant ainsi qu'un orateur
Qui veut briller dans une académie,
Leur dit ces mots sur un ton d'élégie :

« O mes enfans, je me flattais en vain
» De triompher de la France asservie,
» D'y ramener l'antique barbarie,
» Et d'établir mon pouvoir souverain
» Sur les débris du temple d'Uranie.
» Mon sceptre échappe à ma débile main.

» De tous côtés le flambeau du génie
» De ma puissance annonçant le déclin,
» Offre à mes yeux sa lumière ennemie :
» Ainsi le veut l'inflexible destin !
» Mais j'ai souvent, malgré le destin même,
» De ses décrets trompé l'ordre suprême.
» Souvenez-vous de mes derniers succès.
» A mes genoux voyez mes chers Français.
» Reconnaissez leur aimable démence
» Dans ces cartons dérobés à l'enfance,
» Enluminés et taillés par mes mains.
» Voyez mouvoir ces agiles Pantins.
» Rappelez-vous mes bouffons d'Italie,
» Ces chars brillans conduits par la Folie,
» Ces boulevards, aujourd'hui si peuplés,
» Séjour bruyant que la cour et la ville,
» Et les catins ont choisi pour asyle,
» Où tous mes jeux sont en pompe étalés.
» Quittez, quittez ces riantes parades ;
» Venez jouir d'un spectacle plus beau ;
» Voyez danser de nouvelles ménades ;
» Voyez la France accourir au tonneau
» Qui sert de trône à monsieur Ramponneau.
» Fut-il jamais un plus heureux délire ?
» Quel autre temps marqua mieux mon empire ?

» De mon pouvoir ce sont les moindres traits.
» Prêtez l'oreille à de plus nobles faits.

» Si, de nos jours, un code poétique
» Par son volume étonna la critique,
» Et réglant tout, en dépit de Boileau,
» De l'art des vers fit un art tout nouveau;
» Si ce Boileau, dont j'ai craint le génie,
» Est décrié, même à l'académie;
» Si les honneurs dûs au chantre romain,
» Sont aujourd'hui prodigués à Lucain;
» Si ce mortel dont la superbe audace
» Crut de Pindare égaler le destin,
» Rousseau chancelle au sommet du Parnasse;
» Braves amis, ces immortels exploits,
» C'est à vous seuls, à vous que je les dois!

» Tant de succès enfin m'ont enhardie:
» Elle a paru cette Encyclopédie,
» Où vingt savans, fiers de m'appartenir,
» Dictent mes lois aux siècles à venir.
» Sa masse énorme, immense, impénétrable,
» Est à ma gloire un monument durable.
» O mes enfans, ce merveilleux écrit
» Dit, à lui seul, tout ce qu'on avait dit!

» Pourrait-il craindre une aveugle critique ?
» C'est la raison par ordre alphabétique ;
» C'est un chef-d'œuvre, un livre tout divin,
» Un livre d'or... un livre... un LIVRE enfin !

» Mais l'avoûrai-je ? après tant de conquêtes,
» Quand je me crois à l'abri des tempêtes,
» De mes travaux prête à cueillir le fruit,
» Je cherche en vain le repos qui me fuit.
» Mon cœur, troublé par d'importuns présages,
» Du sort jaloux craint encor les outrages.

» Quoique plongé dans l'éternelle nuit,
» Du sein des morts Montesquieu me poursuit.
» Dans sa retraite, échappé des naufrages,
» Et défendu par l'éclat de son nom,
» Voltaire en paix dort au bruit des orages.
» La renommée est fidelle à Buffon,
» Et l'encens fume aux pieds de leurs images.
» Combien d'efforts ces orgueilleux mortels
» N'ont-ils pas faits pour briser mes autels ?
» Ce souvenir a rouvert mes blessures :
» Ah ! c'est enfin dévorer trop d'injures !
» Venez, mes fils, venez venger l'affront
» Dont votre reine a vu rougir son front.

» Dans vos regards je vois briller l'audace ;
» Votre dépit a peine à se cacher ;
» Vous aspirez à régner au Parnasse :
» C'est là, mes fils, que je prétends marcher ».

A ce discours, unique en son espèce,
De bâillemens un murmure confus
Se fit entendre autour de la déesse,
Tant les esprits étaient encore émus.
Fréron, sur-tout, par qui l'on bâille en France,
Bâilla si fort qu'il perdit connaissance.
Mais Marmontel attira tous les yeux.
Brûlant déjà d'exercer sa vaillance,
Son regard fier, son geste audacieux,
Dans tous les cœurs fait naître l'espérance :
A son abord règne un profond silence.

» Oui, leur dit-il, oui, c'est sur l'Hélicon
» Que nous attend une gloire certaine.
» Mon intérêt n'est pas ce qui m'amène ;
» Assez d'honneurs ont fait voler mon nom
» De la Dordogne aux rives de la Seine.
» O des grands cœurs unique passion,
» Noble amitié, ton pouvoir seul m'entraine !
» Si mon bras s'arme en faveur de la reine,

» Si je prétends attaquer Apollon,
» Et de son trône arracher Melpomène,
» Tout mon espoir est d'y placer Pradon:
» Il règnera, j'en jure Aristomène ».

O Marmontel! un trait si généreux
Sera cité chez nos derniers neveux!
Pour ce héros à la fois tout conspire,
Son air guerrier, sa grace, ses exploits,
Sa fierté même; et, par un digne choix,
Il est nommé chef du stupide empire.
On se promet de vaincre sous ses lois.
De toutes parts on l'entoure, on l'admire;
L'air retentit du bruit confus des voix.
Tel croassa tout le peuple aquatique,
Quand, pour régir leur état anarchique,
Tomba du ciel le grand roi Soliveau.
Stupidité confirme un choix si beau,
Et tout-à-coup, ô prodige! ô merveilles!
La déité, par un excès d'honneur,
Voulant sur lui signaler sa faveur,
Fait alonger ses superbes oreilles.
De son armet ce mobile ornement,
Prête à ses traits un nouvel agrément.

A ce signal, les Saurin, les le Mière,

Percent les rangs pour voler sur ses pas.
Diderot même, en gémissant tout bas
D'accompagner un chef qu'on lui préfère,
Fait éclater une ardeur qu'il n'a pas.
Le vieux d'Arnaud, blanchi dans les combats,
Mais rappelant son audace première,
Les suit de loin dans des flots de poussière.
Tels s'assemblaient autour d'Agamemnon,
Tous ces héros célébrés par Homère,
Portant la flamme aux remparts d'Ilion :
Telle à grand bruit accourt dans la carrière
Du peuple sot l'élite aventurière.

Dans cette foule on entrevoit Légier :
Il est doué du malheur d'ennuyer.
On distinguait ce petit moraliste,
De Richard Stéele insipide copiste,
Qui se flattait de réformer les mœurs,
S'il parvenait à trouver des lecteurs.

Gentil Dorat, pédant couleur de rose,
Et vous Thomas, le Brébeuf de la prose,
Vous accouriez, et vos rivaux jaloux
Disparaissaient éclipsés devant vous.

Brûlant d'un feu qu'il dissimule à peine,

Fier de servir sous les yeux de sa reine,
Le Mière aspire à des succès plus doux.
Triste jouet d'une espérance vaine,
Il ignorait qu'un amant plus heureux
Dût recueillir tout le fruit de ses vœux.
A ses côtés le guerrier Portelance,
Qui du parterre épuisa l'inclémence,
Montre un courage aux sifflets endurci.

Est-ce donc vous que j'apperçois ici,
Mon cher Robé, chantre du mal immonde,
Vous dont la muse en dégoûtait le monde?
Ah! je conçois d'où vous vient cet honneur.
La dureté n'est pas toujours vigueur.
Il faut en vers allier l'énergie
Avec les sons de la douce harmonie.
Vous n'avez pas observé ce grand art,
Ami Robé, dans votre poésie;
Je vous le dis, peut-être un peu trop tard:
Mais je vous laisse en bonne compagnie.

FIN DU CHANT SECOND.

LA DUNCIADE,

CHANT TROISIEME.

CHANT TROISIÈME.

LE BOUCLIER.

QUE les vergers, que les champs ont d'attraits!
Que la retraite au sage est nécessaire!
Dans mes jardins, sous mes tilleuls épais,
J'ai retrouvé la nature et la paix.
J'y foule aux pieds les erreurs du vulgaire;
Et détrompé du faste des palais,
Je sais enfin, sous mon toit solitaire,
Apprécier les faveurs de Palès.
Et cependant au sein de ma retraite,
Il est encor des jours que je regrette:
Jours fortunés, où Ségur et Boufflers
Par leur suffrage embellissaient mes vers,
Où Choiseul même, en daignant me sourire,
Prêtait l'oreille aux essais de ma lyre.
Mais tout-à-coup, ô jour affreux pour moi!
O souvenir de douleur et d'effroi!
Mes yeux ont vu ce triste mausolée
Où la beauté plaintive, désolée,

Où les amours, en sanglots superflus,
Disent encor : Montmorency n'est plus!
O, de mes chants, protectrice adorée,
A ma mémoire ombre toujours sacrée,
C'en est donc fait ; hélas! comme autrefois,
Tu ne peux plus encourager ma voix!
Mais écartons ces funestes images.
Si des vertus l'Olympe est le séjour,
Des dieux, sans doute, elle embellit la cour.
Oui, je le crois; et ma muse en ce jour,
Lui voue encor sa lyre et ses hommages.

Dieu d'Hélicon, je poursuis mes projets.
Pour t'accabler, une déesse altière
Sous ses drapeaux rassemble ses sujets.
Je vais passer à ces graves objets,
Et sous mes pas s'agrandit la carrière.

Le seul Fréron voyait avec douleur
De ce grand jour l'appareil mémorable;
De commander il se croyait capable;
Ses vœux hardis dévoraient cet honneur.
De Marmontel l'éclatante faveur
Redouble encor le chagrin qui l'accable.
Secrètement contre ce fier rival
Il ameutait la Morlière et Jonval.

Mouhy l'excite à venger son injure.
Avec Légier il cabale, il murmure ;
Chaumeix les suit ; et la sédition
Sur tout le camp répandait son poison,
Lorsqu'à leurs yeux se montre la déesse.
A son aspect, ils sentent leur faiblesse.
Par une oreille elle saisit Fréron,
Le terrassa de sa main vengeresse,
Et sur son dos laissa tomber à plomb
L'énorme poids de son sceptre de plomb.
On vit soudain son orgueil disparaître.
Tel qu'un barbet, menacé du bâton,
L'oreille basse, humble devant son maître,
Semble vouloir implorer son pardon ;
Non moins confus, le triste Aliboron
Se débattait étendu sur la place.
L'air retentit de ses cris douloureux.

A ce spectacle, à sa laide grimace,
A cet objet grotesquement affreux,
De tous côtés un rire impitoyable
S'élève encor contre le pauvre diable.

Stupidité voyant ce peuple entier
Impatient de venger sa querelle,

Fait apporter le vaste bouclier
Qu'elle forgea de sa main immortelle.
Dans ses états il n'est aucun guerrier
Qui ne fléchît sous ce rempart d'acier :
Jamais Vulcain n'en fit sur ce modèle.

Vous connaissez ce tissu merveilleux,
Qui de Vénus compose la ceinture ;
Tout ce qui peut embellir la nature,
Les ris badins, et les folâtres jeux,
L'art de charmer ; cet éloquent silence,
Qui d'un amant enhardit l'espérance ;
Les doux instans réservés pour les dieux ;
La volupté, plus piquante peut-être,
Et ces refus non moins délicieux,
Avant-coureurs du plaisir qui va naître ;
De la beauté le sourire ingénu,
Tous les attraits, les graces, la jeunesse,
Et des amours la troupe enchanteresse,
Sont renfermés dans ce divin tissu.

Le bouclier, par un charme contraire,
Portant la nuit au sein de la lumière,
Rend hébèté quiconque en est couvert.
L'oreille est sourde au plus savant concert.

L'ame devient stupide, appesantie,
Impénétrable aux rayons du génie.
Ce talisman est le palladium
De la déesse: il plonge en léthargie.
La jusquiame ou le froid opium
Dans le cerveau porte un moins lourd poison.
Stupidité, triplant son énergie,
Le rembourra de feuilles de Fréron,
De froids discours lus à l'académie,
Et de fragmens de l'Encyclopédie.

Pour se venger des mépris d'Apollon,
Elle y traça les fastes de sa gloire.
Vous y voyez la célèbre victoire
Que remporta son favori Pradon,
Malgré Boileau, Racine et la raison.
Sous les complots d'une ligue ennemie,
On voit tomber la superbe Athalie.
Le Misantrope éprouve un même sort:
Tant le vulgaire, indocile au génie,
A ses progrès oppose un long effort!
Tant le sublime est méconnu d'abord!
De ces combats livrés pour sa querelle,
Le souvenir charme encor l'immortelle.

Là, sur le bronze elle exprima les traits

Des Scudéris, des Tristans, des Mairets;
Chez Richelieu, de l'aîné des Corneilles,
Ils balançaient les naissantes merveilles.

Ici, la main de tes lâches rivaux,
O le Sueur! digne héritier d'Apelle,
Leur main jalouse et follement cruelle
Ose outrager tes sublimes tableaux:
Console-toi, ta gloire en est plus belle.

Plus loin, Rousseau banni, persécuté,
Noble victime immolée à l'Envie,
Vaincu par elle et par l'adversité,
Meurt en tournant les yeux vers sa patrie.

On voit frémir l'ombre de Crébillon.
La parque à peine a terminé sa vie,
Que sa mémoire est lâchement flétrie.
La haine encor s'arme contre un vain nom:
Même au tombeau la gloire est poursuivie!
Pour se soustraire à de pareils dangers,
L'auteur d'Alzire abandonne la France.
Ses ennemis ont lassé sa constance,
Il va languir sur des bords étrangers.

Du bouclier tels étaient les trophées:
Par-tout la haine y poursuit les Orphées.

Vous y brillez, anglomanes jaloux,
Sifflés à Londre, applaudis parmi nous;
Sombres cerveaux, dont la mélancolie
Mit un poignard dans la main de Thalie,
Et qui, tout fiers du nom de novateurs,
Détruisez l'art en corrompant nos mœurs.
Pour admirer leurs lugubres merveilles,
Divin Molière, on néglige tes veilles,
On t'abandonne; et, grace à leurs succès,
Bientôt en France il n'est plus de Français.

Ce bouclier de la fière immortelle
Remplit les cœurs d'une audace nouvelle.
Dans tous les yeux on voit briller l'espoir;
Chacun s'excite à remplir son devoir:
Un noble orgueil tour-à-tour les enflamme.

L'abbé Trublet vient bénir l'oriflamme,
Non, toutefois, sans un peu de frayeur:
Il est né doux, les combats lui font peur.

Vous leur donniez l'exemple du courage,
De l'Ausonie, aimable voyageur,
Vous qui des jeux d'un riant persifflage,
Savez couvrir la gravité d'un sage,
Et qu'on a vu sous des traits si badins

Nous travestir ce Sarmate invincible,
Dont la valeur, aux Ottomans terrible,
Rendit la foudre à l'aigle des Germains,
Et du Croissant fit pâlir les destins.
Qui, mieux que vous, d'aimables bagatelles
Eut le talent de charmer les ruelles ?
Qui, mieux que vous, d'un joli vermillon
Enlumina la sévère raison ?
Par la déesse instruit dans l'art de plaire,
Elle vous voit avec des yeux de mère,
Elle en fait gloire; et j'entendis crier
De toutes parts : Eh ! c'est l'abbé Coyer !

Mais Marmontel semble se reproduire.
D'un pas agile il court de rang en rang.
Vous le voyez en tête, en queue, en flanc,
Tout ordonner, tout presser, tout conduire,
Impatient de tout retardement.
Tel et moins leste aux vallons d'Arcadie,
Un fier onagre arrive en bondissant.
Il voit au loin des ânesses paissant:
D'un pas rapide il franchit la prairie.
Les voir, les suivre, en devenir l'amant,
Leur prodiguer tour-à-tour sa tendresse,
S'en faire aimer n'est pour lui qu'un moment.

O Marmontel, vous parûtes charmant
En ce grand jour, aux yeux de la déesse !
Elle ne peut cacher son alégresse.
« Ah ! lui dit-elle, ah ! si le sort jaloux
» M'eût conservé trois guerriers tels que vous,
» Du monde entier je serais la maîtresse » !
Son front superbe, à ce discours flatteur,
Se colora d'une aimable rougeur.
Modestement il baissa ses oreilles :
Tel on le vit témoigner sa pudeur,
Lorsqu'au théâtre enrichi de ses veilles,
Avec fracas on demandait l'auteur.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LA DUNCIADE,

CHANT QUATRIEME.

CHANT QUATRIÈME.

LE BUCHER.

Je l'avoûrai, ma lorgnette m'est chère.
Comment Turpin, ce chroniqueur sincère,
Admirateur du grand art de Merlin,
Oublia-t-il cet instrument divin?
J'estime fort nos douze pairs de France,
Roland sur-tout, et Renaud son cousin.
J'aime à les voir contre le Sarrazin,
Le casque en tête, et la lance à la main,
Par mille exploits signaler leur vaillance.
Le bon Turpin, moine de Saint-Denis,
A très-bien fait d'en orner ses récits:
Mais de Merlin, puisqu'il aimait la gloire,
Devait-il donc à la postérité,
D'un talisman si rare et si vanté,
Faire un secret honteux à sa mémoire?
Voilà pourtant comme on écrit l'histoire,
Et nous croyons savoir la vérité!

Sage enchanteur, j'ai voulu par mes veilles

Te consoler d'un silence odieux.
Je le devais: ton art ingénieux
De mon sujet prépara les merveilles.
Que tout m'en plaît! combien de traits frappans
Tiennent toujours le lecteur en suspens!
Vous n'y voyez jamais un caractère
Se démentir. De Marmontel à Blin,
Tous mes héros gardent jusqu'à la fin
De tous leurs traits l'attitude première.
Eh! quel censeur jaloux, atrabilaire,
Quel noir pédant, ennemi de Merlin,
Ne sourirait à ce tableau badin?

O de Ferney sublime solitaire,
Honneur des arts, Virgile des Français,
C'est toi, sur-tout, à qui je voudrais plaire!
Tu le sais bien; ton suffrage, ô Voltaire,
Dans tous les temps fut mon plus beau succès.
Ma muse ici te choisit pour modèle;
C'est en lisant ta joyeuse Pucelle,
En m'échauffant du feu de tes bons mots,
Que j'entrepris d'humilier les sots.
A ta gaîté de grand cœur j'abandonne
Les deux patrons de Londre et de Paris,
Le fier Saint-George et le bon Saint-Denis,

Et Jeanne encor, la robuste amazone,
Quoiqu'elle soit l'honneur de mon pays;
Mais, à ton tour, livre à mes traits caustiques
Tes bas flatteurs, et tes lâches critiques:
Egalement ils sont tes ennemis.

Au seul caprice abandonnant ma lyre,
Déjà, lecteur, dans mon joyeux délire,
Je vous ai peint la sotte déité,
Ses doux loisirs, son bouclier magique.
De point en point je vous ai raconté
Son beau discours en style académique.
Or maintenant je dois vous dire en bref
Un grand dessein de son illustre chef.
Vous l'avez vu radieux, plein de gloire,
Tout ébloui de son généralat;
Par un projet qu'on aura peine à croire,
Il veut encore en rehausser l'éclat.

« Amis, dit-il, qui sous d'heureux auspices,
» Malgré Minerve, en dépit d'Apollon,
» Allez régner sur le sacré vallon,
» A nos desseins rendons les dieux propices,
» Honorons-nous par de grands sacrifices.
» Que nos rivaux étonnés et jaloux

» Perdent l'espoir de s'égaler à nous.
» Depuis long-temps de cette heureuse idée,
» Même en dormant, mon ame est obsédée.
» Hier encor, ce n'est point une erreur,
» Vous m'en voyez plein d'une sainte horreur,
» A mes regards une ombre s'est montrée
» En noirs lambeaux, pâle, défigurée.
» C'était Cotin!... Son vénérable aspect
» M'a pénétré d'amour et de respect.
» A l'instant même, en sanglots lamentables,
» Il m'adressa ces mots épouvantables:
» Tu dors, mon fils, et je suis outragé!
» Et de Boileau Cotin n'est pas vengé!
» C'est peu d'avoir, en pleine académie,
» Fait une insulte à sa muse ennemie;
» Pour consoler mes mânes éperdus,
» Apprends enfin quels honneurs me sont dûs.
» Apprends, mon fils, ce que j'ose prétendre.
» Sois sans pitié, sacrifie à ma cendre
» Boileau, Racine, et Molière et Rousseau:
» Que leurs écrits, brûlés sur mon tombeau,
» Me tiennent lieu d'une heureuse hécatombe.
» Point de quartier, point de lâche pardon;
» Tu dois d'ailleurs cet hommage à Pradon:
» Et si tu veux que Melpomène tombe,

» Cours, va remplir ce projet immortel,
» Et que ton cœur soit mon premier autel.

» L'ombre à ces mots s'évanouit. Tout change.
» Je ne vois plus qu'un odieux mélange
» De bouts-rimés et de sonnets poudreux,
» De madrigaux dispersés dans la fange,
» Et que des vers se disputaient entre eux.

» Jugez, amis, par ce récit horrible,
» De quel effroi ce songe m'accablait;
» Lorsque soudain, ô présage terrible!
» Il a fini par un coup de sifflet.
» Vaillans guerriers, vous connaissez mon zèle;
» Peut-on défendre une cause plus belle?
» Cher Diderot, moderne Lycophron,
» Vous de Cotin l'imitateur fidèle,
» O Baculard, et vous aussi, Fréron!
» Suivez-moi tous, vengeons notre modèle ».

A ce discours, à ces profonds desseins,
Stupidité, dans un transport barbare,
Se pâme d'aise, et Légier bat des mains.
En un moment le bûcher se prépare.
Chacun accourt, et sans plus différer

Le feu s'allume. Il allait dévorer
Ce que la France a produit de plus rare.

Quel doux plaisir se promettaient les sots!
Ils comptaient voir Racine, Despréaux,
Le grand Corneille et le divin Molière,
Buffon, Pascal, Montesquieu, la Bruyère,
L'aigle de Meaux, le cygne de Cambray,
Et notre Phèdre, et Rousseau notre Horace,
Et même aussi l'Apollon de Ferney,
Servir de proie à la flamme vorace.

Mais, ô miracle, ô prodige éclatant,
Qui confondit leur fureur insensée!
Déjà dans l'air, ondoyante, élancée,
La flamme vole; et dans le même instant,
Loin du bûcher on la voit repoussée
Vers le dépôt où de ses favoris
Stupidité renferma les écrits.

O qui pourrait exprimer ses ravages!
Quel tas poudreux d'insipides ouvrages
Fut dévoré dans cet embrasement!
Que de travaux détruits en un moment!
Déjà le Mière est réduit à deux pages:

Son dur poëme, hélas! n'existe plus.
O pleurs! ô cris! ô regrets superflus!
Il voit brûler ses vers qu'il idolâtre.
Il court, il vole à travers les débris,
De son courage au moins reçoit le prix,
Et du bûcher sauve un coup de théâtre.

Mes chers lecteurs, soyez bien attentifs
A ce tableau. Vous concevez sans peine
Le désespoir, les transports convulsifs
Des courtisans de l'imbécille reine,
Qui frémissaient de se voir brûlés vifs.
Tel un hibou, dont l'oiseau du tonnerre,
Au bec tranchant, à la robuste serre,
A dérobé les monstrueux enfans,
Pousse dans l'air d'affreux gémissemens.

Dorat, hélas! par les flammes perfides,
Voit consumer toutes ses héroïdes,
Tous ses recueils d'opuscules charmans,
Chansons, baisers, fables, contes, romans.
Le feu dévore estampes et vignettes.
D'un ton léger, en vain à leur secours
Il appelait Vénus et les Amours:
Tout disparaît, et s'envole en bluettes.

O que d'écrits doctement ennuyeux,
Que d'opéras bouffons et non joyeux,
De petits vers, en style de ruelle,
Sont le jouet de la flamme cruelle!
L'abbé Coyer expire anéanti.
Fayel périt, Zelmire est consumée.
Tout Diderot à la fois englouti,
S'évanouit en épaisse fumée.
Le feu vengeur, de moment en moment,
Trouvait par-tout un nouvel aliment.
Même on vit l'heure où le vaste incendie
Allait atteindre à l'Encyclopédie.
Stupidité, pour la première fois,
Sent émouvoir sa pitié maternelle;
Elle perdit l'usage de la voix:
Et Diderot, non moins éperdu qu'elle,
Se crut plongé dans la nuit éternelle.

Muse, dis-moi comment le général,
Du bien public honorable victime,
Sut prévenir ce désastre fatal.
O rare exemple! ô dévoûment sublime!
De Curtius émule glorieux,
Le général, en détournant les yeux,
Et dépouillant ses entrailles de père,

Dans le bûcher jette son Bélisaire.
Du froid volume incroyable ascendant!
La flamme siffle, et s'éteint en grondant.

« Quoi! c'est donc vous, dit la reine charmée,
» C'est vous encor qui sauvez mes états!
» Vaillant guerrier, ne m'abandonnez pas;
» Votre nom seul me vaut presque une armée.
» Oui, je le jure, avant que de mon cœur
» Le temps efface un bienfait si flatteur,
» Le Mière même aura de l'harmonie,
» Mercier du goût, Baculard du génie.
» Et cependant, ô mes braves amis,
» Suivez-moi tous; et que cette journée,
» Par un festin, par des jeux terminée,
» Rende le calme à vos sens interdits ».

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

LA DUNCIADE,

CHANT CINQUIEME.

CHANT CINQUIÈME.

LE SOUPER.

Qui peut marcher sur les traces d'Homère ?
Est-il un sage admiré de nos jours,
Qui, son émule en sa noble carrière,
Sût, comme lui, varier ses discours,
Prendre un essor qu'on croirait téméraire,
Planer aux cieux, troubler le sein des mers,
Faire pâlir Pluton dans les enfers,
Ou prescrivant des chemins à la foudre,
Brûler le Xanthe étonné d'être en poudre ?

Ce qui me plaît dans ce chantre fameux,
C'est que par-tout la nature est son guide.
Quand il a peint la victoire homicide,
Et les combats des héros et des dieux,
Sa muse alors prend un vol plus timide,
Il peint les ris, les festins et les jeux.

Tel est encore Arioste, mon maître,

Et son rival, si quelqu'un le peut être.
Combien d'objets et de tableaux divers
Sont tour-à-tour embellis par ses vers !
Tout charme en lui : les paladins, les belles,
Les enchanteurs, moins redoutables qu'elles ;
Ces jeux guerriers où préside à-la-fois
Et la valeur et la galanterie,
Tout l'appareil des superbes tournois,
Tous les trésors de l'antique féerie,
Et de Roland la jalouse furie,
Et ses malheurs, et sur-tout ses exploits.

O du poète illusion divine !
Comme on croit voir tout ce qu'il imagine !
Que son lecteur avec plaisir le suit
Dans ces palais habités par Alcine,
Qu'un souffle élève et qu'un souffle détruit !
Qu'on se plaît même au récit apocryphe
Et de son ogre et de son hyppogriffe !

Homère et lui sur le sacré vallon
Donnent l'exemple aux enfans d'Apollon.
De traits nouveaux sans cesse ils nous réveillent.
Ils sont divins même alors qu'ils sommeillent.
J'aime à les voir, fatigués des combats,
Nous amuser des apprêts d'un repas ;

Pour imiter leur aimable délire,
C'est un festin que je vais vous décrire.

Stupidité connaît ses favoris.
Tout rimailleur est un peu famélique.
Elle propose à la troupe héroïque
Un Soupé fin. Messieurs les beaux-esprits
Conviendront tous qu'un Soupé vaut son prix.
La déité, d'ailleurs, est magnifique.
Elle prétend que ses mignons chéris,
Bien restaurés, seront plus aguerris.
Elle a besoin d'aiguillonner leur zèle;
Car le héros le plus déterminé
Combat fort mal, s'il n'a pas bien dîné.
Dans tous les rangs l'agréable nouvelle
De bouche en bouche est portée à l'instant.
Ils viennent tous se ranger auprès d'elle:
Ainsi qu'on voit un essaim bourdonnant
Fondre, à grand bruit, sur la neige liquide
D'un lait nouveau qui tombe en bouillonnant,
Telle accourait la cohorte stupide.
On a servi le céleste banquet.
Au premier rang Stupidité se place,
Et veut avoir son général en face.
Plus d'un guerrier en murmure en secret;

Mais Marmontel de cet honneur insigne,
Malgré l'envie, est jugé le plus digne.

A ce festin, que doit suivre un combat,
On ne voyait ni le ramier sauvage,
Ni la perdrix qui charme l'odorat,
Ni le faisan au superbe plumage:
Cet appareil d'un goût trop délicat,
Et tous ces mets vantés par la mollesse,
Flatteraient peu la robuste déesse.

Un surtout d'or, forgé sur les dessins
Qu'elle a tracés de ses pesantes mains,
Offre aux besoins de ses guerriers avides
Un choix heureux d'alimens plus solides.
Aux conviés il présente à-la-fois
Tous les trésors d'un potager fertile.
On applaudit du geste et de la voix
Cet art d'unir l'agréable à l'utile.
Le vin de Brie et l'Auvernat fumeux
Sont prodigués à la troupe imbécille,
Qui croit jouir du nectar précieux
Des mains d'Hébé préparé pour les dieux.
Tous de leur reine observent le visage.
On voit s'enfler d'un légitime orgueil

Ceux qu'elle daigne honorer d'un coup-d'œil :
Tous sont jaloux d'un si noble avantage.

Vous avez vu peut-être dans Paris
De ces bureaux ouverts aux beaux-esprits.
Communément une sibylle antique
Fait les honneurs du cercle académique.
Tous les talens confus, humiliés,
Sont étonnés de ramper à ses pieds :
Car la sibylle est sur-tout despotique.
Il faut lui plaire. Écoutez ses flatteurs ;
C'est Calliope, Euterpe, ou Polymnie :
Stupidité, par ses admirateurs,
Est prise aussi pour le dieu du génie.
On applaudit à ses moindres propos ;
On porte aux cieux et sa galanterie,
Et du festin la noble symétrie ;
On boit, on rit, on chante, on se récrie :
C'était vraiment le paradis des sots.

Pour redoubler leur joyeuse folie,
La déité, complaisante à leurs jeux,
Veut à l'instant que Beaumarchais publie
Le digne choix, encor secret pour eux,
Des candidats de son académie.

Il prend la feuille. A peine il croit ses yeux :
Il voit son nom parmi ces noms fameux.
A tant de gloire il ne s'attendait guère ;
Mais Diderot, protecteur généreux,
Daigna pour lui descendre à la prière,
Et mendier le brevet littéraire.
Il fut élu. Diderot s'applaudit
De cet honneur qu'on rend à son crédit.

Vous présidiez à la savante liste,
Peintre galant des bijoux indiscrets,
Tantôt cynique, et tantôt moraliste ;
Et vous, Saurin, de qui le drame anglais,
Grace à Molé, fut vainqueur des sifflets.

La docte lice est ouverte à Sedaine,
Qui tour-à-tour pathétique et bouffon,
D'un double éclat a brillé sur la scène.
Fréron s'approche, il croit trouver son nom.
Espoir trompeur ! Tel que l'hébreu Moïse,
Il est exclu de la terre promise.
Il en soupire, et voit l'abbé le Blanc,
Du même honneur éternel postulant,
Orner enfin le catalogue illustre.
Quoiqu'il atteigne à son quinzième lustre,

Il ne croit pas y parvenir trop tard.
Ce même jour, antique Baculard,
Vit couronner ta tête séculaire.
On attendait le grand nom de le Mière ;
Mais la déesse, en ses profonds desseins,
Lui réservait de plus nobles destins.

Mon cher lecteur, vous concevez, je pense,
Combien la troupe avec attention
Prêtait l'oreille à la promotion.
Bientôt succède à leur profond silence
Un bruit confus. On boit à la santé
Des candidats, qui soupirent d'avance
Pour les jetons de l'immortalité.
Les flots de vin coulent de tout côté.

Enfin l'ardeur du bachique délire
Allume en eux le besoin de médire.
Stupidité, de cerveaux en cerveaux,
Fait pétiller le feu de ses bons mots.
La gaîté brille aux dépens de Voltaire.
Le dur sarcasme et l'ironie amère
Sont épuisés sur ce chantre divin.
Fréron pourtant, avec un ris malin,
Veut qu'on le mette au-dessus de le Mière.

Mais Diderot, esprit dur et chagrin,
Gourmande ainsi l'auteur folliculaire :

« C'est bien à toi, Zoïle hebdomadaire,
» Ivre d'orgueil encor plus que de vin,
» D'oser fixer le rang d'un écrivain !
» Va, si tu peux, recommencer à boire,
» Mais ne crois pas distribuer la gloire ».

« Qu'appelles-tu la gloire, dit Fréron ?
» Il te sied bien d'en prononcer le nom,
» Déclamateur indigeste et barbare !
» Eh ! quel lecteur, armé contre l'ennui,
» Put achever ton *Aveugle Tartare* ?
» Du Nord en vain tu mendias l'appui.
» Il s'est lassé de ton jargon bizarre ;
» D'un pôle à l'autre on te siffle aujourd'hui ».

« Tais-toi, coquin, reprend le philosophe ».
On applaudit ; car, chez le peuple sot,
L'injure plaît, et tient lieu de bon mot.
Mais vivement blessé de l'apostrophe,
Fréron se lève, il s'élance au buffet,
Prend un flacon, qu'il épuise d'un trait ;
Et, d'un bras sûr, le fougueux journaliste
Le fait voler droit au nez du sophiste.

A cet affront, Diderot furieux,
Pâle d'abord, mais le feu dans les yeux,
Humilié d'un pareil adversaire,
A coups pressés fond sur le téméraire.
Ainsi qu'on voit deux taureaux mugissans,
Troubler la paix d'un riant pâturage,
Et dans l'accès d'une jalouse rage,
S'entrechoquer de leurs fronts menaçans,
Des deux rivaux tel était le courage.
Un même esprit de vertige et d'horreur
Aux conviés inspire leur fureur.
De la discorde, ô détestables suites!
On allait voir le festin des Lapithes,
Quand tout-à-coup Baculard, leur Nestor,
D'un pas, qu'il hâte, au milieu d'eux s'avance.
Déjà pour lui le siècle recommence,
Et le miel pur, qui s'écoule à flots d'or,
A moins d'attraits que sa douce éloquence.

« Eh! que diront nos communs ennemis?
» Quel doux espoir va leur être permis,
» S'écria-t-il, quand des récits fidèles
» Leur apprendront vos funestes querelles!
» Prêtez du moins l'oreille à mes avis:
» D'autres héros souvent les ont suivis.

» J'ai vu passer un siècle de lumière :
» Pradon, Boyer, le célèbre Coras,
» Ont sous mes yeux achevé leur carrière.
» Je me souviens d'avoir connu Linière ;
» Et d'assez près j'ai marché sur les pas
» Du grand Cotin dont vous n'approchez pas.
» Tous ces héros habitent l'Elysée.
» Depuis ce temps, sur la terre épuisée,
» On chercherait vainement leurs pareils.
» Leur indulgence agréait mes conseils.
» S'ils ont ainsi respecté ma jeunesse,
» On peut, sans honte, honorer ma vieillesse ;
» Vous, Diderot, pardonnez à Fréron
» De vains propos échappés à l'ivresse,
» Faites-lui grace ; et vous, Aliboron,
» N'outragez plus un sage respectable.
» Stupidité, qui parle par ma voix,
» Veut qu'à l'instant on se rende à ses loix.
» Allons, amis, remettons-nous à table ;
» Que l'on s'embrasse, et qu'un refrain joyeux
» Ramène enfin la concorde en ces lieux ».

A ce discours du vieillard vénérable,
La paix revient, les esprits sont calmés :
Ainsi jadis les animaux charmés

Des chants d'Orphée ont reconnu l'empire,
Et les lions, les tigres désarmés,
Obéissaient aux accords de sa lyre.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

LA DUNCIADE,

CHANT SIXIEME.

CHANT SIXIEME.

LE BOUDOIR.

O que l'amour sur nos sens a d'empire!
Dans ses filets tout mortel égaré
Fuirait en vain le charme qui l'attire.
D'un feu secret jour et nuit dévoré,
Il se consume, il ne vit, ne respire
Que pour l'objet dont il est enivré:
Un faible enfant produit tout ce délire!

Ainsi que moi, sans doute, cher lecteur,
Vous connaissez cet aimable enchanteur.
Est-il besoin qu'avec plus d'énergie
J'expose ici ses prestiges divers ?
Il n'est recoin, dans ce vaste univers,
Inaccessible à sa douce magie,
Et son nom seul en dit plus que mes vers.
C'est au milieu de la stupide orgie,
Parmi la joie et les cris des buveurs,
Que maintenant il répand ses faveurs.

Tandis qu'au gré de leur verve imbécille,
Ils détonnaient leur bruyant vaudeville,
D'un autre soin Marmontel occupé
Prenait alors peu de part au soupé.
L'œil allumé de plaisir et d'ivresse,
Il contemplait la stupide déesse.
Il soupirait. Une vive rougeur
De ses desirs manifestait l'ardeur.
Stupidité, qui se sentait confondre,
Dissimulant sa douce émotion,
Jouait le trouble et la distraction,
Et commençait pourtant à lui répondre.
Du général le regard amoureux
Etait si tendre, annonçait tant de feux,
Qu'on oublia qu'il était téméraire:
C'était la force unie à l'art de plaire.
Notre héros aurait déconcerté
Dans ses rigueurs la prude la plus fière;
Pouvait-il moins sur la Stupidité?

Sexe charmant, osez être sincère.
Sans doute il est plus d'un moment par jour
Où votre orgueil á peine à se défendre,
Où la raison ne se fait plus entendre,
Où tout conspire en faveur de l'amour.

Ce trouble heureux que lui-même a fait naître,
Ce doux transport est facile à connaître.
Le sein palpite; un feu séditieux
Brille, s'allume, étincelle en vos yeux.
Un vif éclat colore le visage:
Des sens émus ce désordre est l'ouvrage.
Notre héroïne, éprouvant ces combats,
Voulait en vain s'armer d'un œil sévère,
Ou se couvrir des voiles du mystère;
Tout décelait son timide embarras.
Ce n'était plus un secret que sa flamme.
Déjà le Mière avait lu dans son ame:
Non qu'il osât ni témoigner ses feux,
Ni déranger ce tête-à-tête heureux;
Et cependant le feu qui le dévore
Dans son dépit se manifeste encore.
Mais dédaignant de s'en appercevoir,
Ivre d'amour, la stupide immortelle,
Par un regard où la flamme étincelle,
Du général encourage l'espoir,
Et le conduit à son galant boudoir.

Lieu favorable à l'amoureux mystère,
Et décoré par la main des plaisirs,
Où la beauté cesse d'être sévère,

Où tout l'invite à flatter ses desirs,
Et dont l'aspect, même à la plus austère,
A quelquefois dérobé des soupirs.

La déité, dans ce lieu de délices,
A de son goût prodigué les caprices.
Tous les objets dont il est embelli
Sont répétés par le cristal poli
De cent miroirs, dont le reflet magique
Etonne l'œil abusé par l'optique.
Ici, le nain paraît être un géant;
Là, le cyclope a les traits d'un enfant:
Et d'un art faux la bizarre imposture
De toutes parts y masquait la nature.

Sur les lambris, mille artistes rivaux,
Favorisés des regards de leur reine,
Ont déployé le feu de leurs pinceaux.
Le général voit son Aristomène,
Dont le succès affligea Melpomène.
Il voit l'aspic qui, par un sifflement,
De Cléopâtre a fait le dénoûment,
Et ce tyran de mémoire abhorrée,
Qui but la mort dans la coupe sacrée.
Tel de Didon le fugitif amant,

Sur les lambris du temple de Carthage,
Considérait avec étonnement
De ses exploits l'intéressante image,
Dans le boudoir, ainsi notre héros
De son théâtre admirait les tableaux.
On y voyait l'aveugle Bélisaire,
Embéguiné du bonnet doctoral
Dont l'affubla son Apollon moral.
Auprès de lui, l'auteur de sa misère,
Justinien, qui l'écoute à regret,
Paraissait dire : Ah ! que n'est-il muet !

D'autres sujets, empruntés de la fable,
Ornaient encor ce séjour délectable.
C'était Protée, et ses pesans troupeaux.
Non loin de là, sous l'amant qu'elle adore,
Pasiphaé travaille au Minotaure.
Enfin d'Alcide on voyait les travaux.
Par la vigueur de ses amours rapides
Il étonnait toutes les Danaïdes.

O Marmontel, un spectacle si doux
Témoigne assez ce qu'on attend de vous !
Vaillant guerrier, soyez le digne émule,
Et, s'il se peut, l'heureux vainqueur d'Hercule.

Qui plus que vous, brave athlète d'amour,
Doit mériter l'honneur de ce grand jour?
Vous savez bien que lorsqu'une déesse
Veut d'un mortel éprouver la tendresse,
Si toujours prompt à flatter ses desirs,
Toujours nouveau dans sa brûlante ivresse,
Il la conduit de plaisirs en plaisirs;
S'il vient à bout d'étonner sa maîtresse;
S'il porte au moins ses amoureux exploits
Au nombre heureux formé de trois fois trois,
Le destin veut qu'avec elle il partage
Le noble don de l'immortalité:
Ce don sublime est le prix du courage.
Jeune Adonis, ta fragile beauté,
Ni la déesse, objet de ton hommage,
Ni ses baisers, n'ont pu du sort jaloux
En ta faveur adoucir le courroux:
Et Marmontel, du beau feu qui le guide,
Se promet bien un bonheur plus solide.

Toi qui traças de si galans tableaux,
Législateur d'Amathonte et de Gnide,
Gentil Bernard, prête-moi tes pinceaux,
Car mon sujet demande un autre Ovide.
Le général s'élance dans les bras

De son amante : « O vous que j'idolâtre,
» Lui disait-il, ma chère Cléopâtre,
» Cessez enfin d'inutiles combats;
» A mes transports livrez ce sein d'albâtre,
» Quittez, quittez ce timide embarras ».
D'un œil avide où la volupté brille,
De la déesse il parcourt les appas :
Stupidité, qui riait aux éclats,
Se laisse aller sur un sofa jonquille.

O Baculard ! (Dorat en fut jaloux)
Vous concouriez à des plaisirs si doux :
Je vis fouler par l'auguste derrière
Tous vos écrits si bien mis en lumière,
Si décorés par l'élégant burin
Des Gravelot, des Longueil, des Cochin.
Le beau volume, aux jeux d'amour propice,
Sous l'immortelle officieux coussin,
A mon héros rendit un doux service.

Enfin, il touche au terme de ses vœux ;
Il s'oriente, et sans que rien l'arrête,
Il s'établit dans sa noble conquête,
Et des mortels se croit le plus heureux.
De cent baisers il couvre sa maîtresse,

Qui les reçoit avec des yeux distraits;
Cette indolence a pour lui des attraits,
Et redoublait son amoureuse ivresse.

Déjà pourtant aux charmes du plaisir
Stupidité se montre plus sensible.
Son feu caché, trahi par un soupir,
Encourageait son amant invincible.
Il franchissait l'instant déterminé
Par qui sa gloire allait être certaine.
Huit fois de suite il s'était couronné
D'un beau laurier dans les bras de la reine.
Il atteignait au nombre fortuné;
Mais un malheur dérangea sa neuvaine.
Le sort jaloux voulut que Marmontel
N'eût pas l'honneur d'être un sot immortel.
Il faut, lecteur, qu'ici je vous confie
Ce qui causa cette étrange avanie.

Le Mière alors, dans un sallon voisin,
S'était glissé sans nul mauvais dessein,
Mais seulement ayant la fantaisie
De combiner un plan de tragédie.
Depuis long-temps il méditait en vain,
Quand tout-à-coup, poussé par le destin,

Dans son accès, se croyant roi de Perse,
Il déclama quelques vers d'Artaxerce,
Du mieux qu'il put contrefaisant le Kain,
Criant, beuglant, et se trouvant divin.
Du général, ô soudaine merveille!
Ces vers à peine avaient frappé l'oreille,
Que sans vigueur au terme du combat,
L'œil éteint, pâle, et plus froid que Dorat,
Il s'engourdit sur la sotte amazone,
Tel que Phinée en voyant la Gorgone.

Stupidité, perdant son doux espoir,
Quitte aussi-tôt le céleste boudoir,
Court au sallon, saisit l'auteur tragique,
Autour de lui trace un cercle magique,
Et tout-à-coup, ô prodige imprévu!
Sous la baguette il reste confondu.
Ne pouvant fuir, ni parer sa disgrace,
Dans la terreur il paraît absorbé:
Déjà son corps occupe un moindre espace,
Son nez s'alonge en un bec recourbé;
Il voit ses bras se couvrir de plumage:
Oiseau de nuit il en a le langage.
Ses cris aigus, mais moins durs que ses vers,

D'un bruit perçant font retentir les airs;
Et cependant, sous sa forme nouvelle,
A la déesse il est encor fidèle.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

LA DUNCIADE,

CHANT SEPTIEME.

CHANT SEPTIÈME.

LA VISION.

MUSE, reviens au boudoir amoureux
Qui du héros trompa les tendres vœux.
Entre les bras de la stupide fée
Il s'abandonne aux charmes de Morphée,
Qui, sur ses yeux, pour prix de ses travaux,
D'un doux sommeil répandait les pavots;
Et cependant son amante fidelle
Veut lui payer, par des bienfaits nouveaux,
Le noble effort qu'il a tenté pour elle.

Elle commande aux folles Visions,
Aux Songes vains, aux Larves mensongères,
De le couvrir de leurs ailes légères,
De l'entourer de leurs illusions;
Et sur-le-champ la troupe fantastique,
Du sombre empire accourant à sa voix,
Peint à ses yeux, dans un songe magique,
La déité donnant par-tout des lois,

Et l'univers rempli de ses exploits.
Que ces tableaux lui font aimer sa reine!
Qu'avec plaisir, au-devant de sa chaîne,
Il voit voler les peuples et les rois!

Du charme heureux telle était la puissance,
Que des objets de ces divers tableaux
La fugitive et trompeuse apparence
Semblait réelle aux regards du héros:
Il croit veiller et sentir leur présence.
Tel, en dormant, un chien rempli d'ardeur,
Croit tout-à-coup entendre le chasseur;
Au son du cor, il s'agite, il aboie,
Et semble prêt à fondre sur sa proie:
Ou tel encore un généreux coursier,
Toujours fidèle à son instinct guerrier,
Rêve aux combats, frémit, s'impatiente,
Et de son pied frappe la plaine absente:
De même alors le héros enchanté
Entend, voit, suit sa chère déité.

Elle conduit la horde hyperborée
De ces brigands que le Nord a vomis,
Désolateurs de l'Europe éplorée,
Et des beaux-arts farouches ennemis.

Sous ses drapeaux, allez, troupe cruelle,
Aux bords du Tibre où sa voix vous appelle.
Portez la flamme aux palais des Césars;
Foulez aux pieds ces superbes remparts
Où dominaient les descendans de Mars.
Rome à genoux, du haut de ses collines,
Avec effroi contemplant ces ruines,
Les bras tendus, les yeux noyés de pleurs,
Supplie en vain d'implacables vainqueurs.
En proie au glaive, asservie, expirante,
La cité-reine a perdu ses honneurs:
De l'univers elle fut l'épouvante,
Et l'univers a trouvé des vengeurs.

Du sein de Rome embrâsée et fumante,
Le général est soudain transporté
Vers ces climats où la Stupidité
Aujourd'hui même est encor triomphante.
Quelle autre scène à ses yeux se présente!
La déité se coëffe d'un turban,
Tient dans ses mains le sabre et l'alcoran:
A ses genoux l'erreur, l'hypocrisie,
Le fanatisme a fait tomber l'Asie,
Et l'ignorance affermit son pouvoir.
Le Musulman, féroce par devoir,

Guidé par elle aux murs d'Alexandrie,
Va signaler sa pieuse furie.
Voyez les arts pleurant sur leurs débris:
Voyez brûler ce vaste amas d'écrits,
Noble dépôt des trésors du génie.
Que de travaux en un jour effacés!
Que de grands noms à-la-fois éclipsés,
Trompent le vœu des filles de mémoire!

Or maintenant, messieurs les beaux-esprits,
Tous immortels, si l'on veut vous en croire,
Petits auteurs d'une chanson à boire,
D'un madrigal, d'un bouquet pour Doris,
Compilateurs de fadaises nourris,
Qui de vos noms croyez remplir l'histoire,
Commentateurs de fatras vermoulus,
Lisant toujours pour n'être jamais lus,
Il vous sied bien de prétendre à la gloire!

Mais la déesse accourt dans nos climats:
Elle y triomphe; et sur son front barbare
Met tour-à-tour le casque et la tiare.
L'hermite Pierre accompagne ses pas.
Prélats, abbés, nonnains, moines, soldats,
D'aventuriers innombrable ramas,

Font à l'hermite un cortége bisarre.
Tous à l'envi, pressés du même vœu,
Guerriers sans chef, meurtriers sans aveu,
Précipitaient leur marche fanatique,
Et s'enivraient de l'espoir chimérique
De délivrer le tombeau de leur dieu.
Que produisit la téméraire audace
De ces brigands ennoblis par le Tasse?
De longs malheurs aux vainqueurs, aux vaincus,
Des flots de sang par leurs mains répandus,
Et l'éternel et honteux esclavage
Du saint tombeau dont on ne parle plus.

Aux noirs accès de leur aveugle rage,
A cet esprit de vertige et d'erreur,
Stupidité reconnait son ouvrage,
Et leur délire établit sa grandeur.
Pour mieux règner sur l'Europe soumise,
Elle s'assied au trône de l'église.
L'épaisse nuit des superstitions
Vient aveugler toutes les nations.
Au gré d'un prêtre, à sa voix sanguinaire,
L'Europe entière est un champ de fureur:
Sur un décret de l'anneau du pécheur,
On voit le fils armé contre son père;

A l'aigle altier l'humble agneau fait la guerre;
Et le pontife, abusant de ses droits,
Ose marcher sur la tête des rois.

Alors s'élève un pouvoir sacrilége,
Né pour flétrir les autels qu'il protége.
C'est par le glaive et par les feux vengeurs
Qu'il asservit, et croit gagner les cœurs.
Vêtu d'un froc, l'absurde fanatisme
Érige en loi cet affreux despotisme,
Ce tribunal imbécille et cruel,
Monstre sanglant qui frappe au nom du ciel.

Dans ce chaos d'ignorance profonde,
La déité, souveraine du monde,
Levant son front couronné de brouillards,
Promène au loin ses stupides regards.
De son aspect la fatale influence
Se fit sur-tout sentir à notre France.
Elle y régna dans ces siècles grossiers,
Trop célébrés par nos vieux romanciers,
Où, noblement dépourvus de science,
D'illustres fous, appellés chevaliers,
Couraient le monde avec leurs écuyers,
Et s'escrimaient du glaive et de la lance;
Où nos aïeux croyaient aux négromans,

Aux possédés, et même aux revenans;
Où la raison sur les bancs des écoles,
Avait fait place aux vains raisonnemens,
Aux graves riens, aux sottises frivoles,
Dont nous berçaient de prétendus savans
Qui sous les mots étouffaient le bon sens.
Ciel! quel ramas de formes scolastiques,
D'argumens creux, de rêves fantastiques,
Logeaient alors, sous leurs bonnets carrés,
Tous ces pédans plaisamment bigarrés,
Noirs, blancs, gris, bruns, capuchonnés, fourrés,
Et de la paix ennemis déclarés!

Ces disputeurs, fiers de leur ignorance,
N'étaient pas seuls les fléaux de la France.
Dans leurs châteaux mille petits brigands,
De leurs cantons subalternes tyrans,
Rivaux jaloux, ardens à se détruire,
Toujours armés, et toujours prêts à nuire,
Pour leur plaisir détroussaient les passans,
Puis s'égorgeaient: c'était l'esprit du temps.
Temps malheureux! âge de barbarie,
Siècles affreux qui lassent mon pinceau,
Privés de mœurs, dénués d'industrie,
Mais regrettés de Jean-Jacques Rousseau!

Dieu ! quelle nuit encor plus exécrable,
Par des forfaits tristement mémorable,
Traîne après elle une éternelle horreur !
D'un Dieu de paix les prêtres en fureur
Osent prescrire à des mains meurtrières
De se plonger dans le sein de leurs frères.
Paris sanglant les voit avec terreur
Offrir au ciel d'homicides prières.
Stupidité, le poignard à la main,
Conduit ce peuple enivré d'un faux zèle;
Elle applaudit à ce zèle inhumain:
Qui le croirait? La sottise est cruelle!
Méfiez-vous de sa feinte douceur,
Car la Discorde est son horrible sœur.

A ces tableaux d'antiques balourdises,
Qui du héros fixaient l'attention,
La déité, sans interruption,
Fit succéder nos modernes sottises
Que je supprime avec discrétion.
Eh ! qui pourrait se résoudre à décrire
Ces jours marqués d'opprobre et de délire,
Où les Français, à leur perte acharnés,
L'un contre l'autre à l'envi déchaînés,
Impatiens du joug de leurs ancêtres,

Et désormais ne voulant plus de maîtres,
Avaient choisi pour se donner des loix
Un noir essaim de pédans, de légistes,
De charlatans, d'histrions, de sophistes,
Enorgueillis de remplacer les rois,
Et colorant du nom de république,
Aux yeux des sots, leur régime anarchique!

O des grands cœurs mâle divinité,
Toi, dont le nom si cher, si respecté,
Fait sous le dais pâlir la tyrannie,
Besoin de l'homme, auguste liberté,
Qu'ils étaient loin de sentir ton génie!
Tous ces brigands parlaient d'humanité,
Tous invoquaient la sainte égalité;
Et cependant, sous leurs mains homicides,
D'or et de sang également avides,
En longs ruisseaux, coulant de tous côtés,
Le sang français inondait nos cités.

Stupidité, qui se plaît au carnage,
En bonnet rouge assiste à leur sénat,
Souffle sur eux les poisons de la rage,
La soif du meurtre, et l'ardeur du pillage.

Ici Marat, le féroce Marat,

Enveloppé de sa toge sanglante,
L'œil teint de fiel, et la bouche écumante,
Un glaive en main, prêchait l'assassinat.
O temps ! ô mœurs qui n'ont point eu d'exemples!
A ce brigand j'ai vu dresser des temples !

Là, plus obscur, et non moins scélérat,
Un vil Chabot, méprisable apostat,
Jaloux du monstre, et voulant lui complaire,
Le proclamait arbitre de l'état.

Plus loin, Couthon, Saint-Just, et Robespierre
Qui de tombeaux couvrit la France entière,
Formaient les nœuds de leur triumvirat.
Sous les efforts de leurs mains sacriléges,
On voit tomber ces prodiges des arts,
Ces monumens, l'orgueil de nos remparts :
Jusqu'aux autels n'ont plus de priviléges !
Les voyez-vous ces monstres inhumains,
Conspirateurs, factieux, assassins,
Sur nos débris élevant leur fortune,
A flots pressés assiéger la tribune,
Tandis qu'au loin, tout un peuple hébêté,
Fait retentir le nom de liberté ?

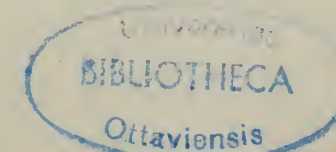
Mais à ces cris qui frappent son oreille,

Le Général en sursaut se réveille,
Devinant mal ce qu'il vient d'entrevoir,
Et toutefois plein d'un secret espoir,
Se retrouvant aux pieds de l'immortelle,
Comblé d'honneurs qu'il partage avec elle.
Heureusement la fière déité
N'a pas toujours cette férocité.
Le ridicule à la fureur succède.
Pauvres humains, à la ville, à la cour,
En robe, en froc, vous êtes tour-à-tour
Sots ou méchans : c'est un mal sans remède.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

LA DUNCIADE,

CHANT HUITIEME.



CHANT HUITIÈME.

L'AMBASSADE.

QUAND le héros, fier de sa vision,
En savourait la douce illusion,
Et qu'enivré du songe prophétique,
Il voit déjà de nouveaux Marmontels
Répandre au loin sa doctrine hérétique,
Et du bon goût renverser les autels,
Que faisiez-vous, nymphes de l'Hippocrène,
Divinités si chères autrefois
A nos Français, quand le plus grand des rois
Vous appelait aux rives de la Seine,
Et qu'on vous vit accourir à sa voix ?

Filles du ciel, ô muses adorées !
Tout a changé, ces beaux jours ne sont plus.
La barbarie habite nos contrées,
Et les accords de vos lyres sacrées
D'un siècle ingrat sont à peine entendus.
Stupidité dès long-temps vous menace,

Et des complots de son orgueil jaloux
Déjà le bruit est monté jusqu'à vous.
De ses guerriers vous connaissez l'audace,
Pudiques sœurs; ah! pour vous j'en frémis!
Par un serment ils se sont tous promis,
Si le destin leur livre le Parnasse,
De faire, hélas! à vos chastes attraits
L'affront cruel qu'on ne vous fit jamais.
D'avance entre eux ils disputent leur proie.
Tels que jadis, sur les cendres de Troie,
Les fils d'Atrée, Ulysse, Mérion,
Pyrrhus, Ajax, tous les chefs de la Grèce,
Dans les transports d'une insolente ivresse,
Se partageaient les veuves d'Ilion,
Telle est des sots la superbe folie.
Diderot veut qu'on lui cède Thalie.
Robé prétend, même aux yeux des vainqueurs,
De Polymnie arracher les faveurs.
Mille rivaux menacent Melpomène.
Plus fier qu'eux tous, l'auteur d'Aristomène,
S'il en eût cru ses brûlantes ardeurs,
Pour effacer l'affront de sa neuvaine,
Eût, à lui seul, violé les neuf sœurs.
Mais il s'arrête, et veut borner sa gloire
A profaner la muse de l'histoire.

Pauvre Clio, quoi ! tes trésors divins
Seraient en proie à ses pesantes mains !

L'impur dessein de la horde stupide
Fait frissonner la troupe Aganippide.
Elles tremblaient qu'un arrêt des destins
A Marmontel n'abandonnât leurs charmes.
Dans un couvent de timides nonnains,
Au front modeste, aux yeux doux et bénins,
Un grenadier répandrait moins d'alarmes.
Rien n'est égal à cet effroi mortel
Qu'aux doctes sœurs inspire Marmontel.

Témoins du trouble où ces complots perfides
Avaient plongé les chastes Piérides,
Apollon veut dissiper leur frayeur.
« Quoi ! leur dit-il, mes compagnes fidelles,
» Quoi ! sous mes yeux craindre qu'un ravisseur
» De vos appas ne profane la fleur !
» Consolez-vous, vous resterez pucelles ».
Plaisant moyen de consoler des belles !

Le dieu pourtant, dans le fond de son cœur,
Quoi qu'il en dît, ne pouvait sans ombrage
Voir contre lui se former cet orage :
Non qu'il craignît, car un dieu n'a pas peur ;

Mais des projets de la fière immortelle
Voulant du moins percer la profondeur,
Il résolut de députer vers elle
Un espion qu'on nomme ambassadeur. .
Pour cet emploi brillant et difficile,
Jadis à Rome il eût choisi Virgile,
Homère en Grèce aurait eu cet honneur,
Milton dans Londre, et le Tasse à Ferrare.
Un seul Français, favorisé comme eux,
Du grand Henri chantre à jamais fameux,
Pouvait prétendre à ce titre si rare.
Il fut nommé. Le Parnasse applaudit:
L'envie alors fut réduite à se taire.

Flatté d'un choix qui prouvait son crédit
Près d'Apollon, l'impatient Voltaire,
Quoique malade, et presque octogénaire,
Chez la déesse en hâte se rendit.
Même on prétend que pour aller plus vîte,
Il enfourcha le superbe grison,
Dont autrefois à sa Jeanne il fit don.
Cette monture assez hétéroclite,
Chemin faisant, lui rappelait Fréron.

Peut-être ici quelque lecteur profane
Demandera: Mais à quoi bon cet âne?

Je vous l'ai dit, il fallait un coursier
Pour transporter notre illustre malade;
Et puis, d'ailleurs, ce baudet singulier
De son espèce est-il donc le premier
Que l'on ait fait conseiller d'ambassade?
Ah! je connais maint âne plus grossier,
Qui dans l'état occupe un plus beau grade:
Respectez donc le céleste baudet,
Et laissez-moi, de grace, aller au fait.

Pour illustrer à jamais son entrée,
Une brillante et nombreuse livrée
Accompagnait le grave ambassadeur,
Et de son rang annonçait la splendeur.
Comme il en fit le choix à la volée,
C'était un peu marchandise mêlée.
J'en suis fâché; mais d'un historien
La loi première est de ne cacher rien.

Un des suivans était Robert Covelle,
Grand sectateur de la loi naturelle,
Qui doit sa gloire au libelle grivois
Ecrit en vers contre les Génevois.
Plus loin venait, aux ordres de Voltaire,
D'aventuriers une troupe légère;

Le dur Martin, le prudent Cacambo,
Et ce Pangloss, qui voyait tout en beau,
Et ce Candide, amant de Cunégonde,
Vaurien aimable, et libertin charmant,
Lui qui parfois combat si plaisamment
La Providence, arbitre de ce monde;
Tous égrillards et pécheurs endurcis,
Et se moquant du peuple circoncis.

On discernait, dans la joyeuse bande,
Maints beaux-esprits frondeurs de la légende.
L'un des premiers est Guillaume Vadé,
De l'évangile ennemi décidé.
On y voyait l'auteur de l'Ecossaise,
Qui, sous le nom de Jérôme Carré,
Donna le jour à plus d'une fadaise
Dont le public ne lui sut aucun gré;
L'abbé Bazin, discoureur agréable,
Par qui l'histoire est travestie en fable;
Certain docteur appelé Zapata,
Et, pour tout dire, un fils de Loyola,
Le père Adam, qu'on n'attendait point-là.

Quelque censeur va m'objecter encore
Que dans l'espoir d'en imposer aux yeux,

L'ambassadeur aurait pu choisir mieux.
Brutus, Œdipe, Orosmane, Zamore,
Tant de héros si justement fameux,
Tant de grands noms que la gloire protége,
Et qui vivront chez nos derniers neveux,
Lui formeraient un plus noble cortége.
C'est mon avis. Ce choix précipité
Fut de sa part une témérité.

Avec sa suite, à la hâte assemblée,
Son excellence, ainsi que je l'ai dit,
Piquant des deux sur sa monture ailée,
Chez la déesse en pompe descendit.

Les sots d'abord lui fermèrent la porte;
Ils ignoraient quelle était son escorte.
Ils redoutaient que l'escadron guerrier
Ne méditât contre eux quelque entreprise,
Et dans leur camp ne vînt les défier;
Mais en voyant les branches d'olivier
Qu'offrait Voltaire en signe de franchise,
Stupidité revint de sa méprise.
Le général l'avertit en secret
Que par ses soins et par son entremise
Peut-être bien Voltaire on gagnerait,

Que sa livrée on lui débaucherait,
Et qu'au surplus, le pis-aller serait
De l'arrêter de concert avec elle.
A l'instant donc le ministre du dieu,
Qui commençait à murmurer un peu,
Fut introduit aux pieds de l'immortelle.

Observant tout avec un œil malin
Qu'il promenait sur l'assemblée entière,
L'ambassadeur, appuyé d'une main
Sur le neveu du docte abbé Bazin,
Ainsi parla pour entrer en matière :
« Ecoutez-moi, je suis le vieux Voltaire,
» Et d'Apollon plénipotentiaire.... ».
Sur ce ton noble il eût continué ;
Mais chez les sots le sublime est hué.
Fréron, d'ailleurs, se mit si fort à braire,
Au seul aspect de l'âne son confrère,
Que de ce bruit le vieillard irrité,
Prit cet affront pour une hostilité.
Ce n'est point lui, c'est le dieu qu'on outrage.
Sa dignité l'oblige à se venger :
A haute voix il allait exiger
Qu'on lui remit le coupable en otage,
Se promettant de le bien corriger.

Fréron, certain du châtiment sinistre
Que d'Apollon lui gardait le ministre,
Se mit à braire avec plus de fureur.
A ce signal, ô surprise! ô terreur!
L'ambassadeur voit sa suite infidelle
Fuir du côté de la sotte immortelle.
De tant d'amis, d'un parti si nombreux,
Il ne lui reste, en ce désordre affreux,
Que son grison plus estimable qu'eux.
O des grisons rare et parfait modèle!
Il vient s'offrir à l'envoyé confus,
Qui prend son temps pour remonter dessus.
Un peu plus tard la perfide séquelle,
Le général, Diderot et Saurin,
Sur le grand homme allaient porter la main.
Ainsi, dit-on, le vainqueur de Pavie,
Au droit des gens se fiant un peu trop,
Pour éviter pareille ignominie
Fut obligé de s'enfuir au galop.
Tous entouraient Voltaire avec audace,
Tous lui fermaient le chemin du Parnasse:
Mais il leur jette un coup-d'œil qui les glace;
Tel Coligny, d'assassins entouré,
Semblait un roi par son peuple adoré.

L'âne intrépide et docile à son maître,
Se rappelant l'ardeur qu'il fit paraître
Lorsque Milan, témoin de ses exploits,
Le vit sauver des attentats d'un prêtre,
Et Dorothée, et lui-même, et Dunois,
L'âne indigné poursuit, atteint, renverse
Tous ces félons que la frayeur disperse,
Lance à Fréron un regard de mépris,
Et prend son vol aux célestes lambris.

Tandis qu'au Pinde il reconduit Voltaire,
Emerveillé de la fureur des sots,
Stupidité, qui redevient plus fière,
De son parti voyant grossir les flots,
Fait dans les rangs de sa suite guerrière
Distribuer la troupe auxiliaire;
Et déployant son superbe étendart,
Elle donna le signal du départ.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

LA DUNCIADE,

CHANT NEUVIEME.

CHANT NEUVIÈME.

LES AMAZONES.

Sexe enchanteur, à qui tout rend hommage,
Si j'ai passé le printemps des amours,
Si, malgré moi, j'ai l'honneur d'être sage,
Je me souviens encor de ces beaux jours
Où j'ai subi votre doux esclavage.
Qui n'eût alors envié mon partage !
La volupté, fidèle à mes desirs,
En m'égarant de plaisirs en plaisirs,
Se conformait à mon humeur volage.
Fière Daphné, pour vaincre tes rigueurs,
Du sentiment j'empruntais le langage.
A moins de frais j'allumais tes ardeurs,
Folâtre Eglé ; tes plus tendres faveurs
Étaient le prix d'un léger badinage.
Mais, croyez-moi, sexe fait pour charmer,
Contentez-vous d'un si noble avantage,
Et n'allez pas vous laisser enflammer
Pour les faux biens qui sont à notre usage.

Ne quittez point l'aiguille de Pallas
Pour le compas de la grave Uranie;
N'enviez point les palmes du génie;
Le ciel vous fit pour de plus doux combats:
Donnez des loix, et n'en recevez pas.
N'allez jamais, d'une ardeur indiscrette,
De Calliope emboucher la trompette.
Si quelquefois, pour le docte côteau,
Vous négligez les myrtes de Cythère,
Suivez plutôt la tendre Deshoulière.
Les sons légers de l'humble chalumeau
Offrent assez de quoi vous satisfaire.
Je n'aime point une femme guerrière;
J'aime encor moins celle qui sur les bancs
Va se mêler au troupeau des pédans.
Signalez-vous dans une autre carrière.
Que dans les cieux Prométhée ou Newton
Aillent encor dérober la lumière,
Il est plus doux d'égarer la raison.
Du bel-esprit l'importune chimère,
Même à nos yeux, ne vaut pas l'art de plaire.
Stupidité ne pense point ainsi.
Elle a sans cesse autour de sa personne
Un bataillon qu'elle-même a choisi.
Ce fut jadis la prude Scudéri

Qui commanda cette troupe amazone.
A cet emploi succéda Gr-f-gny.
Sottise après fit choix de du B-c-ge,
Fière beauté, l'ornement d'un autre âge.
Elle y viendra, cette Ricc-b-ni,
Qui n'a point fait le marquis de Cressi,
Qui n'a point fait les lettres de Fanni,
Qui n'a point fait Juliette Catesbi.
P-ys-eux peut-être aura son tour aussi.
Vous étiez-là, vaillante hermaphrodite,
Belle Malcrais, mais ennuyeux Maillard;
Quel doux espoir votre double mérite
Avait fait naître au sein de Baculard!
Telles marchaient ces superbes rivales,
De la déesse intrépides vestales,
Se souvenant d'avoir eu pour guidon,
Dans ses beaux jours, la comtesse Fréron.
Trompette en bouche, et Clairon au derrière,
Pour annoncer leurs illustres exploits,
On voit partir la déesse aux cent voix;
Et le hibou, qui fut jadis le Mière,
Voltige autour de la troupe guerrière.

Stupidité, qui connaît leur valeur,
Veut, à leur tête, envahir le Parnasse.

Le bataillon, sensible à cet honneur,
Fait éclater sa belliqueuse audace.
Mais l'immortelle a besoin d'un coursier.
Ne voyant point son Pégase ordinaire,
Elle eut d'abord le projet singulier
De transmuer Chaumeix en dromadaire;
Lorsqu'avisant Fréron son chancelier,
Qui soupirait encor de son injure:
« Viens, lui dit-elle, et sers-moi de monture.
» Un jour ton fils, jaloux du même emploi,
» Et ton égal, du moins par les oreilles,
» Doit mériter, en combattant sous moi,
» Le noble prix que j'accorde à tes veilles ».

Au même instant le grave Aliboron
Fut possesseur de deux superbes ailes.
Il les déploie : il admire le don
De la déesse, et croit que sans façon
Il va franchir les voûtes éternelles.
Il voit déjà les vastes cieux ouverts,
Quand un malheur qu'il ne prévoyait guère,
Dérangea bien ce projet téméraire.
Stupidité, qui fait tout de travers,
Avait placé les ailes à l'envers :
Si que Fréron, loin de fendre les airs,

Etait porté, par un essor étrange,
Non vers le ciel, mais toujours vers la fange.
Plus l'animal s'obstinait à grimper,
Plus il luttait contre son caractère,
Et plus son aile, agile en sens contraire,
Dans le Bathos le forçait à ramper.

Mon cher lecteur, à ce tableau risible
Arrêtons-nous. Contemplez un moment
Mon hyppogriffe en sa marche pénible:
Suivez des yeux le reptile volant.
De son instinct, toujours prédominant,
Voyez agir la force irrésistible.
La déité, lui serrant le bridon,
L'excite en vain à grands coups d'aiguillon;
Tout le pouvoir de la fière immortelle
Est épuisé sur l'animal rebelle:
Elle ne peut, qu'au bruit du fouet vengeur,
Du lourd coursier hâter la pesanteur.
Un mot pourtant dont se souvient la belle,
Mot à-la-fois énergique et moqueur,
Du quadrupède éveille un peu l'ardeur.
Dès qu'il l'entend, sa marche est plus honnête;
Wasp est le mot qui fait aller la bête.

Stupidité désigne à ses soldats
La docte enceinte où s'adressent leurs pas.
Déjà leurs yeux étincellent de joie ;
Et Marmontel croyait saisir sa proie,
Quand tout-à-coup, de glapissantes voix
Qui s'efforçaient de parler à-la-fois,
Font arrêter la superbe déesse.
A ce tumulte on accourt, on s'empresse;
On veut savoir d'où naît ce mouvement.
Le bruit s'accroît de moment en moment :
Las ! il partait du bataillon femelle !

Dieu d'Hélicon, faut-il que je révèle
Ce qui causait cette étrange rumeur ?
Dois-je alarmer la timide pudeur ?
Dois-je trahir le secret d'une belle ?
Faut-il ici vous dire ingénûment
Qu'une amazone, une docte pucelle,
Faisait alors.... quoi, lecteur ?.... un roman ?
Une chanson ? quelque pièce nouvelle ?
Un madrigal ?.... Non.... c'était.... un enfant.
J'ai dit le mot. Or c'est à vous, mesdames,
D'après ce fait qu'il fallait publier,
A décider si le ciel fit les femmes

Pour guerroyer, ou pour versifier.
De ce grand jour l'événement sublime
Fit que l'auteur ne put être anonyme.
Recevez donc, douce Ricc-b-nî,
Mon compliment sur cet enfant chéri :
On ne pourra vous nier celui-ci.
B*** vole aux cris de la guerrière :
Rien ne l'arrête. A ce tendre intérêt,
On voit assez qu'il était du secret :
Heureux enfant, égalez votre père !

Stupidité descendit de Fréron,
Mit pied à terre, et reçut le poupon.
La déité n'est rien moins que sévère :
Elle embrassa le gentil nourrisson,
Qui, pour signal de sa gloire future,
Se met soudain à beugler comme un veau,
Miaule en chat, et croasse en corbeau.
Stupidité, pour confirmer l'augure,
Plonge l'enfant dans un marais voisin :
« Deviens, dit-elle, insensible aux blessures,
» Invulnérable aux affronts, aux injures,
» Comme les Wasps de Quimpercorentin.
» Jouis en paix de ton noble destin,
» Et défens-toi la plainte et les murmures ».

Telle autrefois l'immortelle Thétis
Dans l'onde noire avait plongé son fils ;
Tel, aux regards de la sotte phalange,
Le nourrisson de la Stupidité
Fut par trois fois replongé dans la fange,
Et son talon ne fut pas excepté.
Son goût naissant aussi-tôt se déclare :
Déjà dans l'air il pousse un cri bizarre ;
D'après ce cri, dont retentit le lac,
Par la déesse il fut nommé Kakouac.

O noble enfant, né dans ce jour de guerre,
De quels exploits tu vas remplir la terre !
La déité t'accorda l'heureux don
De plaire aux sots en choquant la raison ;
De déployer, dans une hebdomadaire,
Et la bassesse, et l'orgueil d'un corsaire ;
De plaisanter, sans craindre les arrêts,
Mieux que Zoïle, ou que l'abbé Mords-les ;
De colorer la noire calomnie ;
De déchaîner contre la vérité
Tous les serpens dont se nourrit l'envie,
Et d'insulter avec impunité
Au noble essor des enfans d'Uranie.
Il eut le don de trouver tout mauvais,

Hors les écrits que lui-même aurait faits;
Et pour couvrir sa stupide ignorance,
Son large front fut armé d'impudence.
Ainsi naquit cet ennemi du goût :
Puissent ces vers le démasquer par-tout!

Jeunes rivaux, qui poursuivez la gloire,
Méfiez-vous de ce nouveau Python,
Plus détesté des filles de mémoire
Que ce reptile enflé d'un noir poison,
Qui fut percé des flèches d'Apollon.
Il a des arts conjuré la ruine :
Tout est perdu, si jamais il domine.

Stupidité remet le nourrisson
Entre les mains de l'illustre guerrière;
Puis reprenant son audace première,
Elle remonte aussi-tôt sur Fréron,
Qui se battait alors pour un chardon
Avec Gilbert, Chaumeix et la Morlière.

De ce combat tu méritais l'honneur,
Fougueux Gilbert, au regard frénétique,
Humble Pindare, et Zoïle emphatique;
Toi dont j'ai craint l'encens adulateur,
Et qui depuis, venimeux délateur,

Osas noircir de ton souffle cynique
Les jeux badins de ma muse pudique :
Mais le destin trahissant ta valeur,
Aliboron fut proclamé vainqueur.
Enorgueilli de cet heureux présage,
Il brûle enfin d'essayer son courage,
Et tout-à-coup, d'un vol audacieux,
Nouvel Icare, il étonne les cieux :
Tel, à la voix du héros de Cervante,
Son fier coursier, le fameux Rossinante,
Du paladin présageant les exploits,
Osa, dit-on, galoper une fois.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

LA DUNCIADE,

CHANT DIXIEME.

CHANT DIXIÈME.

LE SIFFLET.

TANDIS qu'en proie à leur vaine arrogance,
Vers le Parnasse ils marchaient en silence,
Et qu'ils croyaient avec impunité
Du dieu du jour tromper la vigilance,
Alors ce dieu méditait sa vengeance.
Il observait, sur Pégase monté,
Du bataillon la superbe ordonnance.
Il fut d'abord un peu déconcerté,
Quand il eut vu leur nombreuse affluence :
Sur cette foule il n'avait pas compté,
Et tant de sots passaient son espérance.

Stupidité l'apperçoit dans les cieux.
A son aspect, Fréron et la guerrière
Voudraient déjà retourner en arrière ;
Mais à l'envi se rassurant tous deux :
« C'est bien à toi, dieu faible et téméraire,
» D'oser, dit-elle, irriter ma colère !

» Sœur du chaos, je régnais avant toi ;
» Je commandais à la nature entière,
» Quand sur le Pinde on ignorait ta loi.
» Long-temps la nuit précéda la lumière,
» Et le destin te fit naître après moi :
» Fuis ton aînée, et crains de me déplaire ».

Elle parlait ; Apollon, né railleur,
Lui répondit par un regard moqueur,
Accompagné d'un sourire ironique.
Ce froid mépris, ce silence énergique
Fit son effet ; et la déesse eut peur.
Pour s'en tirer, ne sachant comment faire,
D'un ton plus doux elle lui dit : « Mon frère,
» La tolérance affermit les états ;
» Vous l'apprendrez en lisant Bélisaire.
» Que l'intérêt, parmi les potentats,
» Cède une fois au bonheur de la terre.
» Donnons au monde un exemple si beau ;
» De la discorde éteignons le flambeau ;
» Et qu'entre nous l'esprit philosophique
» Forme, du moins, un accord politique ».

A ce propos, messer Aliboron,
Pensant déjà que la paix était sûre,

Voulut traiter de monture à monture,
Et s'allier au coursier d'Apollon.
En sa présence il gambade, il s'exerce,
Et jusqu'à lui portant son vol inverse,
Il veut agir de pair à compagnon;
Mais le coursier, blessé d'un tel commerce,
Et dédaignant l'ex-jésuite étalon,
Tournant le dos, d'une fière ruade,
Du lourd grison repoussa l'accolade.

Cherchez, lecteur, dans Pline ou dans Buffon,
Ce qu'ils ont dit à l'article Fréron;
Vous y verrez que l'animal est traître:
C'est ce qu'alors mon vilain fit paraître.
Plein de dépit, mais le dissimulant,
Aliboron, toujours caracolant,
Tourne Pégase, et bouillant de colère,
Vint lâchement le mordre par-derrière.
Toute l'armée applaudit à grands cris;
De son audace Apollon fut surpris:
Le monstre ailé lui parut redoutable;
Car il pouvait entraîner par son poids
Phébus, Pégase, et l'Olympe à-la-fois.
Du général le cortége innombrable
Offre d'ailleurs un aspect formidable:

Mais l'Hélicon fermé de toutes parts,
De ses guerriers consternait les regards.

« Je vois, dit-il, je vois ce qui vous glace;
» Vous mesurez la hauteur du Parnasse,
» Sans que votre œil vers le sommet sacré
» Pour le franchir découvre aucun degré.
» Vous redoutez cet immense intervalle :
» J'ai tout prévu. Qu'une masse rivale
» En un moment s'élève par nos mains.
» Le ciel propice à nos vastes desseins
» Va nous ouvrir cette route hardie;
» Et mon espoir c'est l'Encyclopédie ».

D'un bras robuste il empile à l'instant
Tome sur tome ; et l'échafaud sublime
De l'Hélicon touchait déjà la cime.
Tel on nous peint ce superbe Titan,
Monstre aux cent mains, célèbre dans la fable,
Qui de l'Olympe ennemi redoutable,
Sur des rochers entassés jusqu'aux cieux,
Osa tenter de détrôner les dieux.
Apollon voit qu'il faut être implacable.

Muse, dis-moi qui vint à son secours,
A quel prodige il eut enfin recours;

Révèle-moi ce combat mémorable,
Et de Fréron la chûte épouvantable.

Mon cher lecteur, vous saurez qu'Apollon
N'est pas réduit seulement à sa lyre;
Il a de plus une arme qui déchire,
Arme fatale à plus d'un avorton
Qui croit régner dans le sacré vallon.
C'est un gardien qui veille à son empire.
Ce n'est pourtant que le sifflet du goût;
Mais ce sifflet l'accompagne par-tout.
Pour Marmontel il siffla de lui-même,
Quand sur le Pinde on entendit sa voix.
Il redoubla, quand son orgueil extrême
Osa donner de poétiques loix.
Il est doué de ce pouvoir suprême:
Tels ces trépiés, chef-d'œuvres de Vulcain,
Marchaient sans guide au conseil du destin.

Apollon siffle; et le bruit énergique
Qui retentit de l'instrument cynique,
Par l'Hélicon est au loin répété.
Jamais Astolphe, avec son cor magique,
Ne fit d'effet si prompt, si redouté:
Sur les guerriers précipités en foule,
La masse énorme en un moment s'écroule.

De tant d'efforts un sifflet fut l'écueil;
Ainsi tomba ce monument d'orgueil:
Ainsi le dieu, terrible en sa vengeance,
Du camp des sots confondit l'espérance.

O grand pouvoir du merveilleux sifflet!
Vous verriez fuir, et Dorat, et Trublet,
Le vieux d'Arnaud, et le sombre Falbaire.
Le Général, à ces sons trop connus,
Se rappelant les sifflets d'Egyptus,
Sent expirer son audace guerrière.
Beaumarchais tombe étourdi de l'affront,
Le seul encor dont ait rougi son front.
L'effroi glaçait la troupe fugitive:
Ainsi jadis, de la trompette juive
Les sons vengeurs répétés par l'écho,
Firent tomber les murs de Jéricho.
Sur Diderot, Saurin se précipite.
Le bruit perçant les atteint dans leur fuite.
L'abbé le Blanc se retire à grands pas,
En maudissant le démon des combats.
La peur se met au quartier de femelles.
L'abbé Coyer, leur disant des fadeurs,
En ce moment redoublait leurs vapeurs:
Il est réduit à s'enfuir avec elles;

Et cependant l'apôtre des ruelles,
Même en fuyant, s'égayait sur les mœurs.
Une amazone.... ah ! j'en rougis de honte !
Tombe en courant, et produit au grand jour
Ce qui n'est fait que pour l'œil de l'amour.

Quoi ! vous aussi, mes beaux-esprits de cour,
Pour l'Hélicon déserteurs d'Amathonte,
Quoi ! votre orgueil se dément à son tour ?
Faibles guerriers, un sifflet vous surmonte !

Les chefs partis, on voit fuir les soldats :
Déjà Légier, et l'odieux Cubière,
Mercier, Rétif, Morellet, la Morlière,
L'ami Robé, qui n'en conviendra pas,
Et Sabatier roulent dans la poussière.

L'œil étonné cherche en vain Poinsinet ;
Il est dissous par un coup de sifflet.
Telle au matin, une vapeur légère
S'évanouit aux premiers feux du jour :
Tel Poinsinet disparaît sans retour.

Mais Marmontel rappelant son courage,
De son malheur veut tirer avantage.

Il se relève, et, bouillant de courroux:
« Lâches amis, vous m'abandonnez tous!
» Est-ce donc là cette ardeur enflammée
» Qui vers le Pinde entraînait votre essor?
» Un sifflet seul disperse mon armée!
» Y pensez-vous? quoi! votre oreille encor
» A ce vain bruit n'est pas accoutumée?
» Osez me suivre, ou soudain contre vous
» Mon désespoir va diriger ses coups ».

A ce discours, pillé dans la Pharsale,
Notre héros crut de ses combattans
Ressusciter la vigueur martiale;
Mais par malheur ce n'était plus le temps
Où l'éloquence enhardissait les gens.
Loin d'applaudir à ce nouveau Tyrthée,
Loin de le suivre, ô vertige fatal!
O trahison! la troupe révoltée
Ose siffler son propre général.
Tels de Satan les ténébreux confrères,
A son orgueil, si l'on en croit Milton,
Répondaient tous sur un semblable ton,
Et le sifflaient du sein de leurs chaudières.
Pour Marmontel effrayante leçon!
Phébus au ciel, et les sots sur la terre,

En l'écoutant, sifflent à l'unisson :
Tel fut pour lui tout le fruit de la guerre.
Fréron, toujours gardant son caractère,
Ne sifflait pas, car il aimait mieux braire.

Aux mouvemens de l'effréné grison,
La déité, peu ferme sur l'arçon,
De l'animal empoigna la crinière :
Mais vainement elle épuise son art
Pour contenir sa monture infidèle :
Déjà Fréron méditait son départ.
Il fait semblant de diriger son aile
Vers l'empirée ; et la sotte immortelle
S'applaudissait de cet essor gaillard ;
Mais à l'instant il s'échappe sous elle.
Il est contraint de céder à-la-fois
A son instinct, à sa honte, à son poids.
Il obéit à la loi qui le guide :
En descendant son vol est plus rapide.
Il s'abîma dans un marais profond ;
Sa pesanteur l'entraîna jusqu'au fond.
Stupidité, des siens abandonnée,
Dans son palais retourna consternée ;
Et cependant Phébus victorieux
Prend congé d'elle, et plane au haut des cieux.

Messieurs les sots, nous voilà quitte à quitte.
Chacun de nous a le lot qu'il mérite.
Dans vos écrits vous m'avez outragé,
J'en suis content, ma gloire est votre ouvrage.
Par son sifflet Apollon m'a vengé,
Et les regrets seront votre partage.
Je goûte enfin le repos du vrai sage.
Pour le troubler vos cris sont impuissans.
Vivons en paix désormais, j'y consens:
Mais respectez mon tranquille hermitage,
Ou je reviens, terrible à l'abordage.
N'espérez pas éviter mon coup-d'œil,
Messieurs les sots, je vous vois d'Argenteuil.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

NOTES DU CHANT PREMIER.

Trois fois par mois met au rang des merveilles.

On sait que la défunte année littéraire paraissait par cahier tous les dix jours.

Je démasquai les sophistes du temps.

Allusion à la comédie des Philosophes. Molière avait joué les hypocrites de religion, qui sont aujourd'hui très-rares ; l'auteur, dans sa comédie, joua les tartuffes de mœurs, qui sont devenus très-communs. Molière fut persécuté par les faux dévots ; l'auteur ne le fut pas moins par les faux philosophes.

Cette lorgnette, où le nom de Merlin.

Tout le monde connaît ou doit connaître l'enchanteur Merlin, célèbre écrivain anglais, qui fut accusé de magie par des gens qui n'étaient pas sorciers.

Long-temps célèbre, et que dans sa chronique
Mal-à-propos a négligé Turpin.

Archevêque de Rheims au huitième siècle. On lui attribue une *Vie de Charlemagne* et de *Roland*, où l'on trouve la source des fictions de l'Arioste.

En vain Thomas se croirait Cicéron.

C'était le rhéteur emphatique si heureusement caractérisé par ces vers d'une satyre qui a paru de nos jours :

Et Thomas assommant, quand sa lourde éloquence,
Souvent pour ne rien dire ouvre une bouche immense.

Et Morellet distillant le poison
D'un noir pamphlet, pense égaler Buffon.

Le Pline français, supérieur à celui de Rome.

Tel que Virgile a peint le vieux Protée.

Dans le quatrième livre des Géorgiques.

A-t-elle pris les traits de Marmontel ?

On sait que Marmontel avait commencé

par composer des tragédies, ensuite des opéra-comiques, enfin des contes, et qu'il était devenu historiographe de France. Il avait pris la peine de traduire Lucain en prose. Cette traduction et sa poétique ont ruiné le libraire Merlin.

Ou proposant aux vœux de l'univers,
Un petit nez troussé pour les déserts.

Ce n'était point dans l'Epître adressée par Dorat aux Comètes, *pour leur apprendre à vivre*, que se trouvait cet incroyable vers, devenu proverbe par excès de ridicule. Ce nez *troussé pour les déserts*, était celui d'une jeune et jolie actrice, qui ne dut pas comprendre aisément ce que le galant auteur avait voulu dire.

Mais, revenant à sa forme première,
On la revoit sous les traits de le Mière.

Le Mière, écrivain dur et bizarre, qui pourtant a quelquefois d'assez heureux accès.

Du moins, un jour, j'ai cru voir son derrière
Prendre un moment les traits de la Morlière.

C'était un orateur de café, qui se don-

nait à loyer pour faire applaudir ou siffler les pièces nouvelles, mais qui lui-même ne sut jamais se garantir des sifflets.

On n'y voit point de ces savans tableaux
Qui respiraient sous la main des Vanloos.

Excellens peintres, comparables, pour le coloris, à ceux de l'école de Venise.

Indifférente aux sublimes peintures,
Où, sous nos yeux, Vernet a présenté.

C'était le premier peintre de l'Europe pour les marines.

Elle applaudit à de faibles pastels,
Pour les Téniers quitte les Raphaëls.

Aucun peintre n'a été plus naturel et plus vrai que Téniers, mais dans le genre bas : c'est le défaut de presque toute l'école Flamande.

Plus d'une fois du beau cu de Manon.

L'héroïne d'une célèbre épître de M. Baculard, qui s'est appelé lui-même *le Virgile et l'Homère qui chanta le cu de* M*ANON*.

Admis par elle à ses jeux favoris,
Daigna long-temps y disputer des prix.

Les premières et les plus belles années de Piron furent absolument perdues pour les arts. Le besoin de ressources l'attacha long-temps à une carrière indigne de lui, et parut le fixer à l'opéra-comique. La Métromanie, son chef-d'œuvre, deux ou trois Contes, autant d'Epîtres, et quelques Epigrammes pleines de sel, voilà ce qu'il a fait de vraiment digne de la postérité : il osait cependant se croire supérieur à Voltaire. Il eût été plus humble s'il eût prévu le tort qu'on a fait à sa mémoire, en imprimant de lui sept gros volumes. Un éditeur jaloux de sa gloire, l'aurait réduit à un petit volume avoué de tous les gens de goût.

D'un calembour l'équivoque grossière.

Les calembours sont les anciennes turlupinades remises en faveur par le mauvais goût. Voyez sur cet abus, non d'esprit, mais de sottise, la première scène de la Critique de l'Ecole des Femmes.

Avec éclat sur la scène amphibie
On vit briller Mélanide et Cénie.

Mélanide, comédie de la Chaussée, la meilleure du genre larmoyant. *Cénie*, pièce du même genre, mais qui n'est qu'une imitation d'un autre drame de la Chaussée.

Pour élever à sa juste hauteur
Le monument de l'Encyclopédie.

Diderot, l'un des éditeurs et des principaux coopérateurs du Dictionnaire encyclopédique.

Signé par Grimm, et scellé par l'auteur.

L'unique admirateur qui fut resté à M. Diderot : il est vrai que M. Grimm n'était pas Français.

Fut mis au bas du Père de Famille.

Roman dramatique très-invraisemblable et très-ampoulé.

Même on prétend que ce grand personnage
De la déesse eut un fils naturel.

Allusion à un autre roman dramatique

de Diderot, intitulé le *Fils Naturel.*

Sur un théâtre élevé par Sedaine.

Auteur de la petite comédie de la *Gageure*, du drame intitulé le *Philosophe sans le savoir*, et de plusieurs opéra-comiques mis en musique par le célèbre Grétry. Sedaine est un homme très-estimable, et à qui l'on ne peut reprocher que ses vers.

On fit chanter, pour amuser la reine,
Le Déserteur, Sancho, Gille Amoureux.

Opéra-bouffons, parades, ou, si l'on veut, comédies à ariettes.

Au grand Rameau dictés par Polymnie.

Le plus grand musicien que la France ait eu depuis Lully.

Et qu'Arnould seule est digne de chanter.

La première actrice d'un talent supérieur qui ait paru au théâtre de l'Opéra.

Mais je ne pus, malgré l'art de Merlin,
Appercevoir ni de Rosoi, ni Blin.

Blin-de-Saint-Maur. On lui demande pardon de l'avoir associé à de Rosoi. *Il y a fagots et fagots*, disait Sganarelle : on peut dire aussi qu'il y a médiocrité et médiocrité. La réputation de Blin-de-Saint-Maur, sans être considérable, était à celle de de Rosoi ce que l'honnête aisance est à la mendicité. Il y avait d'ailleurs, entre ces deux hommes, à l'avantage du premier, une différence morale inappréciable. Blin n'a jamais cessé de jouir de l'estime publique.

FIN DES NOTES DU CHANT PREMIER.

NOTES DU CHANT SECOND.

Ai-je, invoquant la fureur à mon aide,
Blessé les dieux, effréné Diomède ?

Voyez l'Iliade.

» Voyez mouvoir ces agiles pantins.

Folie épidémique de la nation, en 1747, pour de petites figures de carton, dont tous les membres obéissaient à la direction d'un fil qui les faisait mouvoir d'une manière grotesque.

» Rappellez-vous mes bouffons d'Italie.

Autre folie pour de mauvais bouffons de Lombardie, qui s'étaient emparés du théâtre de l'Opéra, soutenus par une cabale de philosophes, qui voulaient chagriner Rameau.

» Ces chars brillans conduits par la folie.

Autre folie qui avait métamorphosé en

cochers presque tous les jeunes seigneurs.

» Ces boulevards, aujourd'hui si peuplés.

Autre folie qui avait fait abandonner le jardin des Tuileries pour la promenade des Boulevards, devenue le rendez-vous des bateleurs, des charlatans, des filoux, des catins, et des marionnettes.

» Voyez la France accourir au tonneau
» Qui sert de trône à monsieur Ramponneau.

Autre folie. Ramponneau était un misérable cabaretier de la Courtille, chez qui toute la France fit une incursion en 1760.

» Si, de nos jours, un code poétique.

La *Poétique* de Marmontel, pleine d'hérésies en matière de goût. Elle est peu dangereuse, parce qu'on ne la lit guère.

» Si ce Boileau, dont j'ai craint le génie,
» Est décrié, même à l'Académie.

Dans une *Épître aux Poètes*, couronné par l'Académie, Marmontel a traité Boilea[u] d'écrivain sans feu, sans verve et sans fé

condité. Ah ! mon cher général, que l'auteur a eu raison de vous chanter !

» Rousseau chancelle au sommet du Parnasse.

Le célèbre Rousseau, traité très-lestement dans la nouvelle *Poétique*, aussi bien que Boileau, Racine, Aristophane et Virgile. On y met *l'Enéïde* fort au-dessous de la *Pharsale*. On y compare Aristophane à Catilina et à Narcisse.

» Elle a paru cette Encyclopédie.

On sait que dans cette compilation si vantée, on trouve, de loin à loin, quelques articles de Voltaire, de Montesquieu, du philosophe de Genève ; mais combien de scribes associés à ces noms célèbres ! aussi Diderot, témoin irrécusable en cette partie, compare-t-il l'Encyclopédie au monstre d'Horace. Notez qu'il n'a été contredit par personne, sinon par quelques esprits chagrins qui trouvent la comparaison flattée.

» Sa masse énorme, immense, impénétrable.

Imitation judicieuse de ce vers de Virgile :

Monstrum horrendum, immane, ingens, etc.

» C'est la raison par ordre alphabétique.

On a tenté depuis l'ordre méthodique, et la confusion est encore plus grande.

» Assez d'honneurs ont fait voler mon nom
» De la Dordogne aux rives de la Seine.

Jusqu'ici, par une inattention impardonnable, dans un Poème épique, l'auteur avait négligé de faire connaître le pays de son héros. Nous apprenons avec joie à nos lecteurs, que ce grand homme est du pays de M. de Pourceaugnac. Il est né à Bord, petite ville du Limousin, sur la Dordogne.

» Il règnera, j'en jure Aristomène !

Allusion au célèbre serment cité par Longin, dans son *Traité du Sublime :*

J'en jure mon combat aux champs de Maraton !

Quand pour régir leur état anarchique,
Tomba du ciel le grand roi Soliveau.

Voyez la fable des *Grenouilles*, qui demandent un roi.

A ce signal, les Saurin, &c.

Auteur des tragédies d'*Aménophis*, de *Spartacus*, de *Blanche* et *Guiscard*. Ce sont de terribles tragédies. On a retenu d'une de ces pièces ce vers singulier:

Que pour les *malheureux l'heure lentement* coule!

Le vieux d'Arnaud, blanchi dans les combats.

C'est un des noms du vieux Baculard.

Dans cette foule on entrevoit Légier.

Auteur à-peu-près inconnu d'un recueil intitulé *Mes Amusemens poétiques*. Ces amusemens ont ennuyé tout le monde.

On distinguait ce petit moraliste.

On ne sait quel auteur obscur avait renouvellé, de nos jours, l'entreprise mal-

heureuse d'imiter le *Spectateur Anglais*, dans des feuilles périodiques.

De Richard Stéele insipide copiste.

Célèbre Irlandais, qui a présidé avec Adisson à la rédaction du *Spectateur*.

Gentil Dorat, pédant couleur de rose.

Couleur de rose, si l'on veut, dans ses *Fantaisies* et dans ses petits vers précieux, et chargés de néologisme ; mais un peu pédant, il faut en convenir, dans les longues préfaces de ces bagatelles.

Triste jouet d'une espérance vaine,
Il ignorait qu'un amant plus heureux, &c.

Voyez, au VI[e] Chant, le triomphe et les bonnes fortunes du Général.

A ses côtés le guerrier Portelance.

Auteur d'une tragédie d'*Antipater*, qui donna lieu long-temps à une espèce de proverbe. Toute pièce maltraitée du public à un certain excès, avait été, disait-on, sifflée comme *Antipater*. La tragédie d'*E*-

gyptus, plus sifflée encore, fit tomber le proverbe.

Est-ce donc vous que j'apperçois ici,
Mon cher Robé, chantre du mal immonde.

Poète excessivement dur, et plus bizarre encore par un choix singulier de rimes très-exactes, mais d'une recherche et d'une difficulté puériles. Il a fait un Poème un peu cynique sur le même sujet que la *Syphilis* de Fracastor.

FIN DES NOTES DU CHANT II.

NOTES DU CHANT TROISIEME.

Ou les amours, en sanglots superflus,
Disent encor : Montmorency n'est plus!

Anne-Maurice de Montmorency-Luxembourg, princesse de Robecq, morte en 1760.

Secrettement contre ce fier rival
Il ameutait la Morlière et Jonval.

Jonval, auteur ignoré d'un ouvrage inutile qui s'appelait la *Feuille nécessaire*.

Mouhy l'excite à venger son injure.

Le plus fécond, mais le plus ennuyeux des romanciers.

Chaumeix les suit, &c.

Le fameux Abraham Chaumeix, si connu par le *Pauvre Diable*. Il a écrit contre la nouvelle Philosophie, du même style que l'abbé Sabatier. Ce sont des gens sans aveu,

qui nuisent au parti pour lequel ils combattent; mais il est aussi des Chaumeix et des Sabatier dans le parti philosophique.

> De tous côtés un rire impitoyable
> S'élève encor contre le pauvre diable.

Tout ce morceau est imité d'Homère.

> Fait apporter le vaste bouclier.

Tous ces détails sont encore imités d'Homère.

> Vous y voyez la célèbre victoire
> Que remporta son favori Pradon, &c.

La *Phèdre* de Racine, balancée par celle de Pradon.

> Sous les complots d'une ligue ennemie,
> On voit tomber la superbe Athalie.

Phèdre, *Athalie*, le *Misantrope*, ces chefs-d'œuvre de la scène française, n'eurent d'abord aucun succès. Le bel-esprit philosophe Fontenelle se permit contre *Athalie* une épigramme qui subsiste encore, à la honte de la philosophie et du bel-esprit.

Là, sur le bronze elle exprima les traits
Des Scudéris, des Tristans, des Mairets.

Poètes contemporains du grand Corneille, jaloux de sa gloire, et protégés par le cardinal de Richelieu, qui lui-même en était jaloux.

Ici, la main de tes lâches rivaux,
O le Sueur! digne héritier d'Apelle.

Des peintres envieux des talens de le Sueur, défigurèrent à coups de canif ses beaux tableaux du cloître des Chartreux.

Vaincu par elle et par l'adversité,
Meurt en tournant les yeux vers sa patrie.

Imitation de Virgile :

Dulces, moriens, reminiscitur Argos.

La Parque à peine a terminé sa vie,
Que sa mémoire est lâchement flétrie.

Allusion à une brochure pleine de fiel, qui parut sous le titre perfide d'*Éloge de M. de Crébillon*, quelques jours après sa mort.

Pour se soustraire à de pareils dangers,
L'auteur d'Alzire abandonne la France.

L'auteur de la *Henriade*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, et de tant d'autres ouvrages immortels, a expié sa gloire par des persécutions, et par une sensibilité ombrageuse qui a troublé trop souvent le repos de sa vie.

Vous y brillez, Anglomanes jaloux.

Les Anglais éclairés sont les premiers à se moquer de nos écrivains anglomanes, et de la faveur que nous donnons, aux dépens de la bonne comédie, à des farces lugubres, empruntées d'eux, et qu'ils n'estiment point.

L'abbé Trublet vient bénir l'oriflamme.

C'était l'abbé compilateur qui se passionnait pour les vers de la Motte, et qui trouvait la Henriade ennuyeuse.

Vous leur donniez l'exemple du courage,
De l'Ausonie, aimable voyageur.

On a de l'abbé Coyer un Voyage d'Italie

en forme de Lettres adressées à une jolie femme. Ces Lettres sont on ne peut pas plus galantes.

> Vous qui des jeux d'un riant persifflage,
> Savez couvrir la gravité d'un sage.

Allusion aux Bagatelles Morales du même auteur. Il est le premier qui aït ménagé cette bizarre espèce d'alliance entre la philosophie et le persifflage.

> Et qu'on a vu sous des traits si badins
> Nous travestir ce Sarmate invincible.

Jean Sobieski, roi de Pologne, vainqueur des Turcs et libérateur de Vienne, en 1683. L'abbé Coyer a écrit la vie de ce grand prince, du même style que ses Bagatelles Morales.

> Tel et moins leste aux vallons d'Arcadie,
> Un fier Onagre arrive en bondissant.

Virgile ne s'est jamais servi de cette comparaison, quoi qu'en ait dit Marmontel dans sa *Poétique*. C'est Homère, à qui le génie de sa langue a permis de s'en servir, et qui

l'a véritablement employée dans l'*Iliade*. Cette petite méprise du Général, sur un poète aussi connu que Virgile, méritait bien qu'on retournât sur lui la comparaison d'Homère.

« Ah! lui dit-elle, ah! si le sort jaloux.

C'est à-peu-près ce que dit Agamemnon à Nestor, dans l'*Iliade*. Les amateurs de l'antiquité observeront avec plaisir que presque tout ce Chant est embelli des idées d'Homère.

Lorsqu'au théâtre enrichi de ses veilles,
Avec fracas on demandait l'auteur.

Allusion à l'usage qui s'est introduit au parterre, d'appeler à grands cris les auteurs aux premières représentations de leurs pièces.

FIN DES NOTES DU CHANT III.

NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

» Cours, va remplir ce projet immortel,
» Et que ton cœur soit mon premier autel.

Ce vers, qu'on a mis si judicieusement dans la bouche de Cotin, est de la tragédie d'*Aristomène :*

Viens, cher époux, ton cœur est mon premier autel.

» Je ne vois plus qu'un odieux mélange.

Parodie de quelques vers du beau songe d'Athalie.

» Il a fini par un coup de sifflet.

Autre parodie de ce vers si connu de la tragédie d'*Atrée :*

Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Ce coup de sifflet annonce le dénouement, et il ajoute au merveilleux du songe.

» Cher Diderot, moderne Lycophron.

Aucun poète ne fut plus obscur que Lycophron ; aucun écrivain n'a su l'être autant que Diderot, sur-tout dans son inintelligible interprétation de la nature.

L'aigle de Meaux.

Bossuet.

Le cygne de Cambray.

Fénelon.

Et notre Phèdre, &c.

La Fontaine.

Et même aussi l'Apollon de Ferney.

Voltaire.

Déjà le Mière est réduit à deux pages :
Son dur poème, hélas ! n'existe plus.

Le poème sur la *Peinture*. Il est, en général, dénué de graces, de correction, d'élégance et d'harmonie ; mais on y trouve quelques morceaux de verve qui le rendent

très-supérieur à un autre poème intitulé l'*Art de peindre*.

De son courage au moins reçoit le prix,
Et du bûcher sauve un coup de théâtre.

Le Mière affectionnait beaucoup, dans ses tragédies, ces surprises de théâtre, ces événemens en attitudes, ces assassinats pittoresques, qui forment un si bel effet au dénouement de la plupart de nos pièces nouvelles. Mais il est plus aisé d'étonner les yeux par de pareils tableaux, que de parler au cœur dans des vers éloquens et harmonieux.

Tout disparaît, et s'envole en bluettes.

Nous avons de Dorat des Poèmes, des Tragédies, des Comédies, des Chansons, des Odes, des Héroïdes, des Épîtres, des Contes, des Romans, des Fables, et beaucoup de Préfaces. On pourrait le regarder comme une espèce de parodie de M. de Voltaire, mais en se rappelant ces vers connus :

Genève imite Rome,
Comme le singe est copiste de l'homme.

Que d'opéras bouffons et non joyeux.

L'Opéra-Comique était le dernier asyle qui fût resté à l'ancienne gaîté française. Le Sage, Fuzelier, Piron, n'avaient pas dédaigné de s'exercer dans ce genre facile. Il est abandonné aujourd'hui au rebut de la littérature.

L'abbé Coyer expire anéanti.

Auteur des *Bagatelles Morales*.

Fayel périt.

Mauvaise tragédie de d'Arnaud.

Zelmire est consumée.

Tragédie qui n'est guère meilleure, quoiqu'elle ait fait un peu plus de bruit.

De Curtius émule glorieux.

Environ deux mille trois cent trente ans avant cette action héroïque du Général, le célèbre Quintus-Curtius, chevalier romain, se précipita dans un gouffre avec ses armes et son cheval, pour le salut de sa patrie.

Et dépouillant ses entrailles de père,
Dans le bûcher jette son Bélisaire.

Bélisaire, roman ou conte moral, comme on l'aimera le mieux. Jamais les longues moralités ne furent prodiguées avec moins de discrétion que dans cet ouvrage. Le caractère du vieux Bélisaire, qui parle toujours, semblerait avoir été calqué, par l'auteur, sur le *Barbier babillard des Mille et une Nuits*.

FIN DES NOTES DU CHANT IV.

NOTES DU CHANT CINQUIÈME.

Ainsi qu'on voit un essaim bourdonnant.

Comparaison imitée de l'*Iliade*, et peut-être appliquée ici plus convenablement.

On boit, on rit, on chante, on se récrie :
C'était vraiment le paradis des sots.

Allusion au *Paradise of fools* de Milton.

La déité, complaisante à leurs jeux,
Veut à l'instant que Beaumarchais publie.

Auteur du Barbier de Séville, du Mariage de Figaro, de Tarare, &c. fort gai, dit-on, dans la société, mais bien affligeant pour ses lecteurs.

Vous présidiez à la savante liste,
Peintre galant des Bijoux indiscrets.

Les *Bijoux indiscrets*, roman très-ordurier, dont l'idée est prise d'un vieux conte gaulois. Ces Bijoux parlent ordinairement

français ; mais on leur fait dire en latin, en anglais, en italien et en espagnol des obscénités plus révoltantes que celles de l'*Aloisia*, et du *Portier des Chartreux*. Ce livre se trouve pourtant dans la collection d'un philosophe célèbre ; et pour confirmer ce que nous en avions toujours pensé pendant sa vie, on s'est avisé d'y joindre, après sa mort, la *Religieuse*, et ce qui est bien pis, *Jacques le Fataliste*.

Et vous, Saurin, de qui le drame anglais.

Beverley, ou le Joueur. C'est un des plus monstrueux drames que nous ayions dérobés aux Anglais.

La docte lice est ouverte à Sedaine,
Qui tour-à-tour pathétique et bouffon.

Pathétique dans sa comédie du *Philosophe sans le savoir*, et plus encore dans son opéra-comique du *Déserteur*; bouffon dans *Blaise le Savetier*, &c.

Il en soupire, et voit l'abbé le Blanc.

Auteur d'une tragédie d'*Aben-Saïd*, et

de quelques Lettres non françaises sur les Anglais. On disait, il y a plus de trente ans, qu'il serait peut-être un jour de l'Académie.

Mais la déesse, en ses profonds desseins,
Lui réservait de plus nobles destins.

Voyez la fin du sixième Chant.

Des candidats, qui soupirent d'avance
Pour les jetons de l'immortalité.

La plupart des Académies avaient des jetons. C'était une espèce de droit de présence, un encouragement à l'assiduité. On appelait *Jetoniers* ceux des académiciens à qui l'on ne connaissait guère d'autre mérite que d'être assidus. M. Suard était un académicien jètonier.

» Eh ! quel lecteur, armé contre l'ennui,
» Put achever ton *Aveugle Tartare* ?

Que ceux qui ont le plus admiré Diderot sur parole, lisent en effet, s'ils le peuvent, sa rapsodie de l'*Aveugle Tartare*, servant d'introduction à une autre rapsodie bien

plus étrange, intitulée l'*Humanité*, ou le *Tableau de l'Indigence*, triste drame. On ne connaît rien de plus mauvais en aucune langue.

» Du Nord en vain tu mendias l'appui.

Allusion au voyage de Diderot en Russie. On prétend que ce voyage n'eut pas le succès qu'on en espérait pour l'honneur de la philosophie.

On applaudit ; car, chez le peuple sot,
L'injure plaît, et tient lieu de bon mot.

Témoin quelques libelles répandus depuis quelque temps par de soi-disans philosophes, et quelques vers du genre de ceux-ci :

Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton, &c.

On allait voir le festin des Lapithes.

Voyez le XIIe livre des *Métamorphoses*.

Quand tout-à-coup Baculard, leur Nestor.

Tout ce qui suit est exactement imité du premier livre de l'*Iliade*.

» Pradon, Boyer, le célèbre Coras.

Noms obscurs, devenus immortels par les satyres de Boileau. Tout le monde connaît cette jolie épigramme de Racine:

Entre le Clerc et son ami Coras, &c.

Ce Coras avait fait le poème épique de *Jonas*, ou *Ninive pénitente*.

» Je me souviens d'avoir connu Linière.

Ecrivain du même ordre que les précédens. On a dit qu'il n'avait de l'esprit que contre Dieu; mais ce n'était point alors une recommandation.

FIN DES NOTES DU CHANT V.

NOTES DU CHANT SIXIÈME.

Le Général voit son Aristomène.

Tragédie du Général, fort applaudie par ses amis dans sa nouveauté, mais qui fut trouvée détestable à la lecture, et qui n'a jamais reparu.

Il voit l'aspic qui, par un sifflement.

Le Héros avait imaginé de dénouer sa tragédie de *Cléopâtre* par un aspic automate, qui, du fond d'une corbeille, s'élançait, *en sifflant*, sur le sein de mademoiselle Clairon. Ce *sifflement* fit dire à un homme de beaucoup d'esprit, qu'il était sur la pièce de l'avis de l'aspic.

Et ce tyran de mémoire abhorrée,
Qui but la mort dans la coupe sacrée.

Allusion à ces vers du Héros, dans sa tragédie de *Denis le Tyran*.

. . . . Sa main désespérée
M'a fait boire la mort dans la coupe sacrée.

On observa très-judicieusement que ce dernier vers pouvait être anglais, italien, latin, grec, mais qu'il n'était pas français.

Considérait avec étonnement
De ses exploits l'intéressante image.

Voyez le premier livre de l'*Énéïde*.

On y voyait l'aveugle Bélisaire.

Voyez la dernière note du IV[e] Chant.

Auprès de lui, l'auteur de sa misère,
Justinien, qui l'écoute à regret.

Personnage du roman de *Bélisaire*.

C'était Protée et ses pesans troupeaux.

Les monstres marins de Protée, et le tableau des amours de Pasiphaé, forment une décoration de goût très-convenable au lieu de la scène.

Par la vigueur de ses amours rapides
Il étonnait toutes les Danaïdes.

Elles étaient cinquante. On sait comment

Hercule les étonna dans une seule nuit.

> S'il porte au moins ses amoureux exploits
> Au nombre heureux formé de trois fois trois.

Voyez, dans le docte et discret Mathanasius, combien l'antiquité savante a toujours eu de vénération pour le nombre *trois.*

> Législateur d'Amathonte et de Gnide,
> Gentil Bernard, prête-moi tes pinceaux.

Auteur du joli poème de l'*Art d'aimer :* ouvrage au-dessous de la réputation qu'il avait avant de paraître. On n'y trouve aucun trait de sentiment ; mais il est d'ailleurs plein d'esprit, d'images riantes, de détails charmans, et l'auteur fut souvent inspiré par les Graces.

> Si décorés par l'élégant burin
> Des Gravelot, des Longueil, des Cochin.

Célèbres graveurs. Il semble que les éditions les plus belles, les plus ornées, aient été réservées, de nos jours, aux ouvrages les plus insipides. On a cru leur donner du prix par ces ornemens : erreur qui ressem-

ble à celle de ces femmes laides, qu'un excès de parure ne rend que plus effroyables.

Il faut, lecteur, qu'ici je vous confie
Ce qui causa cette étrange avanie.

Avanie était, en pareil cas, le mot d'usage dans la bonne compagnie.

Dans son accès, se croyant roi de Perse,
Il déclama quelques vers d'Artaxerce.

Tragédie de le Mière, dont la scène est en Perse.

Du mieux qu'il put contrefaisant le Kain.

Célèbre acteur tragique, mais dont le jeu n'était pas toujours naturel.

Que sans vigueur au terme du combat,
L'œil éteint, pâle, et plus froid que Dorat.

Nous ignorons si Dorat, qui était aussi un poète à bonnes fortunes, avait le malheur d'être un peu sujet aux mêmes accidens qu'éprouve ici le Général, ou si l'auteur n'a voulu faire allusion qu'à la froideur de ses ouvrages. Nous abandonnons cette partie

du commentaire à la discrétion des dames, qui ont pu connaître plus à fond que nous les talens de Dorat.

Il s'engourdit sur la sotte amazone,
Tel que Phinée en voyant la Gorgone.

Voyez le cinquième livre des *Métamorphoses*.

Déjà son corps occupe un moindre espace,
Son nez s'alonge en un bec recourbé.

Autre imitation des *Métamorphoses*. Le Mière semblerait avoir eu quelque pressentiment de la sienne, lorsqu'il a dit, à la fin de son poème sur la peinture :

Ce corps vil et mortel a revêtu des ailes.

FIN DES NOTES DU CHANT VI.

NOTES DU CHANT SEPTIÈME.

Rêve aux combats, frémit, s'impatiente,
Et de son pied frappe la plaine absente.

Imitation d'un beau vers, que nous croyons de Claudien :

.... *Absentem ferit ungula campum.*

Elle conduit la horde hyperborée
De ces brigands que le Nord a vomis.

Tableau du saccagement de Rome par les peuples du Nord. Les ruines de l'Italie attestent que la Stupidité marchait réellement à la tête de ces barbares.

Guidé par elle aux murs d'Alexandrie,
Va signaler sa pieuse furie.

Embrasement de la bibliothèque d'Alexandrie, par le Calife Omar. On ne peut évaluer la perte que firent alors les connaissances humaines.

L'hermite Pierre accompagne ses pas.

Le fanatisme des croisades. L'effet en fut terrible ; mais de ces calamités même naquit un nouvel ordre de choses, qui contribua au bonheur de l'Europe.

Pour mieux régner sur l'Europe soumise,
Elle s'assied au trône de l'église.

Les guerres de l'empire et du sacerdoce, pendant la barbarie du dixième siècle, que le cardinal Baronius lui-même appelle un siècle de fer et de plomb. Il regardait ces scandales comme les naufrages de l'église romaine.

Alors s'élève un pouvoir sacrilége,
Né pour flétrir les autels qu'il protége.

L'inquisition.

Où noblement dépourvus de science,
D'illustres foux, appelés chevaliers.

Les sottises héroïques de la chevalerie, beaucoup trop vantées aux dépens du temps présent.

Dont nous berçaient de prétendus savans,
Qui sous les mots étouffaient le bon sens.

Le règne des pédans scolastiques. Les écoles ressemblaient alors à des salles d'escrime, dit le cardinal Duperron. C'est dans cet âge barbare qu'on vit cette foule de docteurs irréfragables, séraphiques, illuminés, solemnels, authentiques, universels, etc. L'ignorance la plus profonde eût été moins humiliante que cette science ténébreuse.

Dans leurs châteaux mille petits brigands,
De leurs cantons subalternes tyrans.

Tableau de l'anarchie féodale.

Privés de mœurs, dénués d'industrie,
Mais regrettés de Jean-Jacques Rousseau !

Si les arts et les sciences ont produit en effet les malheurs du monde, comme l'a prétendu l'éloquent citoyen de Genève, ce serait une conséquence naturelle de regretter, d'après ses principes, les temps d'ignorance et de barbarie que nous venons de parcourir. Le paradoxe de Rousseau est

mieux combattu par les faits que par les raisonnemens.

Dieu! quelle nuit encor plus exécrable, &c.

La fatale nuit du mois d'août 1572.

Qui le croirait? la sottise est cruelle!

Ce vers nous paraît du plus grand sens. Qui ne frémirait à la vue de cette chaîne de désastres, tous émanés de l'ignorance, de la superstition, du fanatisme, en un mot de la sottise humaine? Ce grand tableau appartenait à la *Dunciade*. On voit que l'auteur, sans usurper, comme tant d'autres, cette dénomination fastueuse, n'est pas moins philosophe que poète. Il est bien loin de penser qu'on soit coupable pour vouloir éclairer les hommes; mais il ne faut pas faire du flambeau de la vérité un instrument d'incendie et de destruction.

Un noir essaim de pédans, de légistes,
De charlatans, d'histrions, de sophistes.

Ceci s'applique principalement à cette

monstrueuse députation de Paris, dans laquelle, au lieu des hommes d'élite que cette capitale pouvait fournir, on vit avec tant d'étonnement une foule de noms qui, à quelques exceptions près, semblaient avoir été pris au hasard dans les registres de Bicêtre. Tels furent un Collot-d'Herbois, comédien diffamé, en butte à tous les sifflets des provinces, et qui s'en vengea si cruellement; un Fabre-d'Eglantine, de la même profession, et non moins immoral; les deux Robespierre, Marat, Osselin, Sergent, la Vicomterie, etc. etc.

Réunie à une municipalité gouvernée par les Pache, les Hébert, les Chaumette, et par un ci-devant chevalier de Cubière, qui les encourageait au crime en mauvais vers (*), cette députation parvint à se rendre maîtresse des délibérations de la convention, et finit par devenir la terreur de Paris et de la France. Il y eut, dans quelques autres départemens de pareils mons-

---

(*) Voyez vers la fin des notes du X[e] Chant, celle qui correspond au nom de Cubière.

tres, et on les connaît assez; mais l'imagination qui se les rappelle avec horreur, se refuse à un dénombrement plus complet.

Un seul département, il faut en convenir, se distingua par une députation généralement très-brillante : ce fut celui de la Gironde; mais tous ses députés périrent en un même jour, victimes de cette minorité factieuse, dont Robespierre et Marat étaient les dieux, et qui prit le nom insolemment ridicule de la montagne.

Osons dire cependant toute la vérité. Jamais la nation ne se montra plus courageuse et plus grande qu'à l'époque même de ces troubles intérieurs qui la déchiraient. Alors nos intrépides armées gagnaient la bataille de Fleurus, chassaient l'ennemi des places que la perfidie nous avait surprises, le repoussaient loin de nos frontières, et s'emparaient de la Belgique. Alors fut si glorieusement terminée cette brillante campagne qui, secondée des glaces de l'hiver, nous rendit maîtres de la Hollande. Il faut l'avouer, les malheurs même que l'on vient de peindre semblent s'effacer sous ces ma-

gnifiques souvenirs. O Français, si vous étiez unis !

> Et colorant du nom de république,
> Aux yeux des sots, leur régime anarchique.

Tous les Français qui pensent ne se méprendront jamais à la véritable date de la république. Elle n'exista que de nom sous l'affreux régime révolutionnaire, et elle n'a réellement commencé qu'à l'heureuse époque de la constitution de l'an trois. Alors les pouvoirs furent balancés avec sagesse ; alors il y eut un gouvernement ; et si cette constitution, comme tous les établissemens humains, paraît encore susceptible de quelques réformes, le temps et l'expérience sauront la perfectionner.

Ce fut après le 9 thermidor, jour où la Providence appaisée par la punition du crime, sembla jeter sur la France un regard plus doux ; ce fut, dis-je, après cette journée mémorable (quoiqu'elle ne produisît pas d'abord tout le bien dont elle avait donné l'espérance) que furent posées les premières bases de cette constitution pro-

tectrice, à laquelle doivent se rallier tous les Français. Une de ses suites les plus heureuses, fut la pacification de la Vendée, par la conduite sage et ferme du général Hoche, l'un de ceux qui a le mieux mérité de la patrie, en fermant une plaie si long-temps funeste à la France.

Bientôt après cette paix, qui fut incontestablement un des bienfaits de la constitution, des succès de tout genre, et des héros remplacés par d'autres héros, semblèrent se multiplier dans nos immortelles armées. Au brave et modeste Pichegru, on vit succéder ce Moreau, qui s'enorgueillit du nom de son élève, et que la voix publique a proclamé son émule. On remarqua ce trop ardent, mais intrépide Marceau, dont nos ennemis mêmes pleurèrent la perte, et voulurent honorer la cendre. Mais parmi tant de noms que nos victoires ont rendus célèbres, il en est dont l'Europe retentit assez pour nous dispenser d'en rappeler le souvenir. Pourrions-nous taire cependant ce jeune et invincible Buonaparte, qui nous venge aujourd'hui avec tant d'éclat de ces

guerres d'Italie, si désastreuses sous Charles VIII, Louis XII et François I[er] ? Elles avaient fait naître un préjugé qu'une malveillance perfide pouvait nous rendre funeste, et dont elle ne manqua pas de réveiller le souvenir, au premier bruit de nos victoires. L'Italie, disait-on, a toujours été le tombeau des Français : mais par la valeur active d'un jeune héros, qui réunit à l'intrépidité d'Achille la prudence d'Ulysse, cette Italie, loin de nous servir de tombeau, est devenue le théâtre de notre gloire ; et c'est à Mantoue que nous nous sommes assuré la Belgique.

Formaient les nœuds de leur triumvirat.

On rappelle ici une faible partie des atrocités commises sous cette anarchie tyrannique, à laquelle on donna le nom absurde et contradictoire de gouvernement révolutionnaire, et qui eut pour fondateurs les triumvirs que l'on vient de nommer.

L'histoire y remarquera avec surprise ce Couthon, qu'un état habituel d'infirmité semblait ramener à la condition de l'en-

fance. Il était paralytique, et dans les annales du monde, peut-être ne trouverait-on pas un autre exemple d'un Catilina invalide.

Dans l'énumération des monstres qui furent les complices de ces triumvirs, on ne nous pardonnerait d'omettre ni Billaud de Varennes, ni sur-tout ce Collot-d'Herbois, digne émule des Joseph Lebon et des Carrier, et l'auteur de ces massacres qui épouvantent l'imagination dans le tableau, malheureusement trop fidèle, qu'en a tracé le vertueux Landine.

O Lyon, cité fameuse, qui valais seule à la France le revenu de plusieurs de ses provinces; toi, dont l'Angleterre jalouse nous enviait le plus la brillante industrie, métropole de notre commerce, et patrie de tant d'hommes célèbres, tes ruines, et les flots de sang versés dans ton enceinte, rendront exécrable à la dernière postérité, le nom des scélérats impitoyables qui te plongèrent dans cet abaissement.

Enfin, sous la tyrannie de ces triumvirs, la patrie entière était menacée de sa des-

ſtruction, si un hasard heureux n'eût associé à ces ames atroces, quelques hommes d'une autre espèce, qui firent, à leur péril, tout ce qui ſut en leur pouvoir pour mettre un frein à la cruauté.

Jusqu'aux autels n'ont plus de priviléges!

On ne regrette point les autels de la superstition. En éclairant le peuple, on pouvait les faire tomber insensiblement et sans violence : mais en les renversant avec autant de scandale que de fureur, on n'a pas senti le danger de faire passer tout un peuple, dont les mœurs étaient déjà corrompues, des préjugés qui pouvaient encore lui servir de frein, au délire de l'impiété. On n'a pas même senti que ce délire enfanterait nécessairement une réaction, qui prêterait une nouvelle force aux idées superstitieuses. D'ailleurs, quelle confiance peuvent inspirer des sermens tant de fois renouvelés, et peut-être avilis à force d'avoir été prodigués, si l'on éteint dans les consciences le sentiment de la divinité.

FIN DES NOTES DU CHANT VII.

NOTES DU CHANT HUITIÈME.

DIDEROT veut qu'on lui cède Thalie.

On sait que c'était une des prétentions favorites de Diderot, que d'avoir réformé et perfectionné le genre comique.

Robé prétend, même aux yeux des vainqueurs,
De Polymnie arracher les faveurs.

Polymnie est la muse de la mélodie et du chant ; et personne n'a moins respecté l'harmonie dans ses vers, que Robé. L'attentat qu'il médite sur cette muse, n'en est que plus original.

Pour effacer l'affront de sa neuvaine,
Eût, à lui seul, violé les neuf sœurs.

Tout ce morceau paraît une imitation de ces vers de Claudien :

Jam credunt vicisse Deos, mediisque revinctum
Neptunum traxisse fretis. Hic sternere Martem
Cogitat, hic Phœbi laceros divellere crines.
Hic sibi promittit Venerem, speratque Dianœ
Conjugium, castamque cupit violare Minervam.

Mais il s'arrête, et veut borner sa gloire
A profaner la muse de l'histoire.

Il faut se rappeler que le Général était historiographe.

Il résolut de députer vers elle
Un espion qu'on nomme ambassadeur.

Non pour faire une alliance avec elle, intention ridicule que quelques personnes ont fait semblant de prêter à l'auteur ; il sait trop bien qu'*entre ces ennemis il n'est pas de traité ;* mais, comme il le dit, pour pénétrer les projets de la déesse.

Il enfourcha le superbe grison,
Dont autrefois à sa Jeanne il fit don.

Il serait très-permis en poésie de représenter l'Arioste monté sur son hyppogriffe. L'âne qui eut l'honneur de porter la Pucelle, le beau Dunois, &c. n'était pas indigne de porter Voltaire. Le choix de cette monture nous paraît même d'autant plus judicieux, que c'est une politique très-adroite à un ambassadeur, que de se ména-

ger, au besoin, quelque intelligence dans le pays ennemi.

Un des suivans était Robert Covelle.

C'est le héros du Poème intitulé *la Guerre de Genève.* L'auteur de ce Poème a eu grande raison de dire, en parlant du style de Boileau :

Il est trop beau, je ne puis l'imiter.

Il y a véritablement une prodigieuse différence de la *Guerre de Genève* au *Lutrin.*

Le dur Martin, le prudent Cacambo.

Personnage du roman de *Candide*, par le docteur Ralph. Il était difficile de prodiguer plus de gaîté sur un fond plus triste. L'auteur veut prouver que tout est mal. Est-ce donc une vérité philosophique bien consolante pour le genre humain ?

Tous égrillards et pécheurs endurcis,
Et se moquant du peuple circoncis.

C'est un des symptômes de l'épidémie philosophique actuellement dominante, que

de se répandre en invectives contre le peuple Juif. On croit rabaisser le mérite des *Pseaumes* de Rousseau, en les appelant des Chansons Hébraïques. Veut-on humilier Racine? on ose dire qu'il n'a peint que des Juifs. Ces outrages d'une philosophie qui devait se piquer de tolérance et d'humanité, commençaient à révolter le public impartial; les lettres de quelques Juifs Portugais ont enfin vengé la synagogue aux dépens des railleurs.

L'un des premiers est Guillaume Vadé.

Nous ne connaissons Guillaume Vadé, que par le témoignage de Catherine Vadé, sa cousine. Elle nous apprend que son cousin était si modeste, qu'il ne voulait pas que l'on donnât à ses *Opuscules* d'autre titre que celui de *Fadaises :* ce qui prouve qu'il en jugeait assez comme le public.

On y voyait l'auteur de l'Ecossaise,
Qui, sous le nom de Jérôme Carré.

La même Catherine Vadé nous apprend que le fameux auteur ou traducteur de la

comédie de l'*Écossaise*, se nommait Jérôme-Thomas-Raymond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. Nous félicitons les lecteurs qui peuvent avoir la clef de ces plaisanteries. Pour nous, qui n'avons pas ce bonheur, nous avouons de bonne foi qu'elles nous paraissent assez insipides.

L'abbé Bazin, discoureur agréable.

Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*. Cette philosophie consiste à ébranler la certitude historique, en substituant aux témoignages des historiens une foule de conjectures souvent hasardées.

Certain docteur appelé Zapata.

Nous avons de ce docteur environ soixante questions sur la Bible. On peut juger du caractère de ses plaisanteries, par une des questions qui terminent sa brochure. « Quand je rencontrerai des filles Juives, » dois-je coucher avec elles avant de les faire » brûler ? Et lorsqu'on les mettra au feu, » n'ai-je pas le droit d'en prendre une

» cuisse ou une fesse pour mon souper avec » des filles catholiques »?

> Et, pour tout dire, un fils de Loyola,
> Le Père Adam, qu'on n'attendait point-là.

C'était un bon Jésuite, réfugié chez Voltaire, et qui, malgré son nom, n'était pas le premier homme du monde, comme le disait souvent cet illustre écrivain.

> Brutus, Œdipe, Orosmane, Zamore.

C'est dans ces ouvrages dignes de sa gloire, que nous aimons à reconnaître Voltaire. Il serait aussi injuste de le juger d'après sa livrée, que de vouloir apprécier un homme d'état sur les propos de son anti-chambre.

> L'ambassadeur, appuyé d'une main
> Sur le neveu du docte abbé Bazin.

C'est apparemment ce neveu qui traitait avec si peu de décence et de ménagement les ennemis de son oncle. Un savant modeste avait cru trouver quelques erreurs dans la *Philosophie de l'Histoire;* il était possible qu'il n'eût pas toujours raison : mais dans

une brochure intitulée *Défense de mon Oncle*, ce neveu de l'abbé Bazin déshonora son apologie par des injures qui auraient fait rougir le père Garasse. Le savant modeste fut traité de paillard effronté, d'excrément de collége, d'habitué de Sodôme, &c. &c. A moins que la philosophie n'ait des prérogatives bien étranges, il faut convenir que ce n'étaient là ni les armes d'un philosophe, ni d'excellens moyens de défense.

Le Général, Diderot et Saurin,
Sur le grand homme allaient porter la main.

Voltaire ne devait s'affilier à aucune secte. Il a eu le tort de ne pas se fier assez à sa gloire: et c'était peut-être le seul moyen de l'affaiblir. Il a reçu et donné bien des louanges que la postérité aura peine à lui pardonner.

Ainsi, dit-on, le vainqueur de Pavie.

Charles-Quint, pressé d'appaiser les troubles de la Flandre, vint se remettre, avec plus de légèreté que de prudence, à la discrétion de François premier, qui n'en

abusa point; mais éclairé par la réflexion sur le danger qu'il avait couru, et dissimulant mal sa crainte, il partit de Paris avec la plus grande précipitation.

Tel Coligny, d'assassins entouré.

Le choix de cette comparaison, tirée mot pour mot d'un des plus beaux ouvrages de Voltaire, nous a paru très-heureux.

Se rappelant l'ardeur qu'il fit paraître
Lorsque Milan, témoin de ses exploits.

Voyez le septième chant de la *Pucelle.*

L'âne indigné poursuit, atteint, renverse.

Nous croyons que ce chant ne pouvait être terminé d'une manière plus satisfaisante. Voilà Voltaire rendu à lui-même, et débarrassé de son importune livrée. Il n'a besoin que de sa monture pour dissiper cette foule orgueilleuse, qui osait se promettre une réputation aux dépens de sa gloire. Il retourne paisiblement au Parnasse, où il conservera toujours le rang

d'un des plus singuliers et des plus rares génies qui aient illustré l'Europe.

N. B. Que Voltaire lui-même a donné à ce chant de la *Dunciade* le témoignage le moins suspect et le plus flatteur de son approbation, dans son charmant dialogue de Pégase et du Vieillard. Voilà ce que l'on s'est bien gardé de remarquer, et ce que, pour l'honneur de Palissot, et pour le sien, nous ne pouvons nous dispenser de transcrire :

J'écris une sottise, aussi-tôt on l'imprime ;
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide, emprisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant *tout est bien*, s'enfuit chez un libraire.
. . . .
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.

FIN DES NOTES DU CHANT VIII.

NOTES DU CHANT NEUVIÈME.

Ce fut jadis la prude Scudéri, &c.

Madeleine de Scuderi, auteur des romans de *Clélie*, du grand *Cyrus*, etc. : ouvrages qui n'ont plus de lecteurs.

A cet emploi succéda Gr-f-gny.

Des lettres d'une métaphysique précieuse, sous le nom d'une Péruvienne ; une comédie romanesque, prise d'une autre comédie du même genre, intitulée *la Gouvernante*, firent à madame de G*** quelque réputation de son vivant : encore n'est-il pas bien avéré qu'elle fût l'auteur de ces ouvrages.

Sottise après fit choix de du B-c-ge.

Madame du B*** est connue par une tragédie des *Amazones*, et par un poème imité du *Paradis Perdu*, de Milton. Une femme

née pour les graces, devait être peu jalouse de figurer à la suite de Calliope et de Melpomène. Madame Deshoulières fit une tragédie de *Genseric :* on lui conseilla de retourner à ses moutons.

Elle y viendra, cette Ricc-b-ni,
Qui n'a point fait le marquis de Cressi.

Jolis romans, que beaucoup de gens refusent à l'auteur dont ils portent le nom..

P-ys-eux peut-être aura son tour aussi.

On a retenu d'un des romans de cette dame, intitulé *Zamor et Almazine*, une naïveté précieuse à conserver. « La » princesse s'ennuyait fort du sérail : le » moyen de ne pas périr d'ennui avec des » eunuques ! »

Vous étiez-là, vaillante hermaphrodite,
Belle Malcrais, &c.

L'original de la fameuse Mériadec de la *Métromanie*. C'était un poète Breton, qui, sous le nom de mademoiselle Malcrais de la Vigne, adressa des vers flatteurs à tous

nos écrivains célèbres, qui lui répondirent par des hommages galans, et même par des déclarations fort tendres. Il crut avoir acquis le droit d'avouer son sexe, et les hommages se convertirent en huées :

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût !

Se souvenant d'avoir eu pour guidon,
Dans ses beaux jours, la comtesse Fréron.

Fréron, qui avait été jésuite, puis sous-lieutenant d'infanterie, sous le nom du chevalier Fréron, puis abbé, puis marié, puis remarié, etc. avait été aussi comtesse. Ses premières feuilles s'appelaient *Lettres de la comtesse* ***.

Trompette en bouche, et Clairon au derrière, &c.

On sait que la renommée s'est enrichie d'une nouvelle trompette, qui n'est pas aujourd'hui la moins employée.

Lorsqu'avisant Fréron son chancelier,
Qui soupirait encor de son injure.

Le double passe-droit que lui a fait la déesse en faveur du Général.

Wasp est le mot qui fait aller la bête.

Wasp, ou Frélon, personnage du faiseur de feuilles dans la comédie de l'*Écossaise*..

Qui, pour signal de sa gloire future,
Se met soudain à beugler comme un veau, &c.

Ceci est imité de Pope avec discrétion. Il dit que Martin Scribler, venant au monde, beugla comme un veau, bêla comme une brebis, caqueta comme une pie, grogna comme un porc, hennit comme un cheval, croassa comme un corbeau, miaüla comme un chat, imita le cri des oies qui sauvèrent le Capitole, se mit à braire comme un âne . . . ; et que le lendemain on le trouva jouant dans son lit avec deux hiboux.

» Invulnérable aux affronts, aux injures,
» Comme les Wasps de Quimpercorentin.

On prétend que la maison Wasp est originaire de Quimpercorentin.

Telle autrefois l'immortelle Thétis, &c.

On sait qu'elle plongea son fils Achille

dans le Styx, pour le rendre invulnérable ; mais elle oublia d'y plonger son talon : précaution que la Stupidité ne néglige pas en faveur de son jeune élève.

D'après ce cri dont retentit le lac,
Par la déesse il fut nommé Kakouac.

Allusion aux mémoires pour servir à l'histoire des *Cakouacs.* Ce mot dérive du grec ; et l'on connaît la secte que l'auteur avait prétendu désigner.

De plaisanter, sans craindre les arrêts,
Mieux que Zoïle, ou que l'abbé Mords-les.

C'est ainsi que, dans leur correspondance, Voltaire et d'Alembert écrivaient le nom du mordant abbé Morellet. L'ennui qu'il inspire est le calmant de ses morsures.

Fougueux Gilbert, au regard frénétique,
Humble Pindare, &c.

Il nous reste de Gilbert quelques satyres et quelques poésies chrétiennes. Il s'était trompé, s'il avait cru expier les unes par les autres. Ses satyres ont scandalisé les

dévots, et ses vers chrétiens diverti les incrédules.

Toi dont j'ai craint l'encens adulateur, &c.

Nous avons sous les yeux une lettre très-doucereuse de Gilbert à l'auteur, dans laquelle il avait la modestie de se représenter *comme un écolier aux pieds de son maître.* Il le priait d'accepter la dédicace d'une de ses nouvelles satyres, et sur-tout de lui procurer le débit de la première. L'auteur ne parut pas se prêter infiniment aux caresses de Gilbert. Le zèle de ce dernier s'alluma depuis contre la *Dunciade*, au point d'en parler comme d'un ouvrage très-obscène; mais Molière lui avait répondu pour nous:

Vous êtes donc bien tendre à la tentation?

FIN DES NOTES DU CHANT IX.

NOTES DU CHANT DIXIÈME.

» C'est bien à toi, dieu faible et téméraire, &c.

Imitation d'Homère.

» Long-temps la nuit précéda la lumière,
» Et le destin te fit naître après moi.

Rien de plus vrai que cette allégorie. Le droit d'aînesse est incontestable ; l'ignorance et la barbarie ont toujours précédé les arts.

Cherchez, lecteur, dans Pline ou dans Buffon,
Ce qu'ils ont dit à l'article Fréron.

Voyez la première page du VIIIe volume de l'*Histoire Naturelle* de Buffon, édition in-12.

Tel on nous peint ce superbe Titan,
Monstre aux cent mains, &c.

Briarée.

Tels ces trépiés, chef-d'œuvres de Vulcain, &c.

Voyez l'*Iliade*, et remarquez comme tout s'anime sous la main d'Homère.

Jamais Astolphe, avec son cor magique, &c.

Voyez l'*Orlando Furioso.*

Le sombre Falbaire.

L'*Honnête Criminel* est son meilleur ouvrage ; et, quoique faible de style, il intéresse à la représentation. Il a donné depuis le *Fabricant de Londres*, l'*Ecole des Mœurs*, les *Jammabos :* tout cela est inconnu ; mais l'auteur a des amis, et il en mérite.

Déjà Légier, et l'odieux Cubière.

Dans une précédente édition, on lisait *l'ennuyeux Cubière ;* mais depuis que ce poète, à l'époque de la tyrannie révolutionnaire, a solemnellement abjuré les titres de chevalier et de marquis, dont il s'était paré jusqu'alors avec affectation, et

qu'il s'est affilié de lui-même à ceux qu'on nommait, soit au propre, soit au figuré, *sans-culottes;* depuis que par un délire inoui d'extravagance, il a comparé Marat à Molière ; depuis qu'il a fait, en l'honneur de Pache et du père Duchesne, ces vers qui donnent la juste mesure de son talent :

> Salut, Hébert, et salut, Pache,
> Rivaux des Brutus, des Catons ;
> Permettez que ma main attache
> Un brin de laurier à vos fronts.

Depuis enfin qu'il est devenu le chantre des *septembriseurs*, et qu'il s'est permis cette cruelle injure aux mânes de Caton et des deux Brutus, on a craint que l'épithète *d'ennuyeux*, quoique très-juste, ne parût trop faible.

Mercier, &c.

Nous ne connaissons d'autre Mercier que celui qui, par ses drames, s'est acquis le nom de *Dramaturge*. Il a fait d'ailleurs, à la brosse, un *Tableau de Paris*, qui fut assez bien accueilli dans les anti-chambres,

et principalement dans les cabarets de l'Allemagne et de la Suisse. Les étrangers croyaient, à l'aide de ce tableau, connaître parfaitement l'esprit et les mœurs de la bonne compagnie de Paris. Mais les personnes plus instruites étaient étonnées de n'avoir rien vu, dans cette volumineuse description, qui les mît sur la voie de ces événemens si étranges, dont Paris a été le théâtre, pour ainsi dire, au moment même où elle parut. Il semble, en effet, qu'avec des yeux plus exercés à conjecturer l'avenir par le présent, l'auteur aurait pu faire pressentir l'explosion qui couvait déjà sous la cendre.

Au reste, lorsqu'il ne prétendait encore qu'à la réputation d'homme de lettres, il se contentait de parler avec le plus froid mépris de Racine et de Boileau, seulement ; mais depuis qu'il est devenu législateur, son mépris s'est étendu sur Descartes, Voltaire, et sur toute la classe des artistes. Selon lui, Voltaire n'a été, toute sa vie, qu'un vieil enfant, c'est-à-dire, un sot : heureusement, les décrets du législateur

Mercier n'auront jamais la sanction du Parnasse.

Rétif, &c.

On a du citoyen Rétif de la Bretonne une foule de romans : celui des *Contemporaines*, entre autres, qu'il paraît avoir destiné soit à l'amusement, soit à l'instruction des couturières ou des ravaudeuses des départemens. Le citoyen Mercier, qui fait profession de mépriser tout ce qui est écrit d'un style noble et pur, s'est passionné pour le citoyen Rétif. Il n'en parle qu'avec respect ; et, sans doute, en se plaçant sur la même ligne, il le cite comme le génie le plus original dont le siècle ait à se glorifier. Cela fait souvenir des dévots et des dévotes de l'ancienne Rome, qui plaçaient, parmi les dieux de fantaisie qu'ils honoraient d'un culte domestique, les dieux *Crépitus* et *Stercutius*. Il est à croire que le citoyen Mercier eût eu pour eux la même dévotion, et qu'il les eût préférés au Jupiter-Olympien.

Le Général, à ces sons trop connus,
Se rappelant les sifflets d'Egyptus, &c.

La dernière tragédie du Général, et la plus sifflée.

Et cependant l'apôtre des ruelles,
Même en fuyant, s'égayait sur les mœurs.

Allusion au goût dominant de cet abbé pour les *Bagatelles morales*.

Et Sabatier, &c.

L'auteur des *Trois Siècles*, plagiaire qui avilit tout ce qu'il dérobe. Il peut avoir les oreilles, mais certainement il n'a pas les mains de Midas.

L'œil étonné cherche en vain Poinsinet.

C'est celui qui croyait avoir le don de se rendre invisible, qui a donné tant de scènes à Paris par son étonnante crédulité, et qui a fini par aller se noyer au pays de don Quichote, près du Toboso.

A ce discours, pillé dans la Pharsale, &c.

On a déjà parlé de la belle passion du Général pour Lucain.

Loin d'applaudir à ce nouveau Tyrthée, &c.

C'est le poète guerrier dont Horace a dit:
Tyrthœusque mares animos ad Martia bella
Versibus exacuit.

Et le sifflaient du sein de leurs chaudières.

Voyez le Xe livre du *Paradis Perdu.* « Satan suspendit son discours pour goûter, » au milieu des acclamations, les applau- » dissemens qu'il croyait mériter, quand il » entendit de tous côtés d'épouvantables » sifflemens, signes du mépris général ».

N'espérez pas éviter mon coup-d'œil,
Messieurs les sots, je vous vois d'Argenteuil.

Jolie retraite que l'auteur avait alors sur les bords de la Seine.

N. B. Qu'à l'époque où la Dunciade parut pour la première fois (il y a plus de 30 ans) la littérature était encore très-éloignée de

l'avilissement où elle est tombée de nos jours. Les Pradon de ce temps-là seraient véritablement des aigles, si on les comparaît à ceux qui ont déshonoré la scène depuis quelques années. Ce ne serait plus maintenant le style d'Horace, de Pope ou de Boileau, qu'il faudrait employer dans un poème satyrique. La nature des personnages conduirait nécessairement au style burlesque. En effet, le ridicule paraît s'étendre jusques sur les noms de nos modernes écrivains. Tel poète sifflé s'appelle Laya, tel autre Baour-Lormian,

Ou Lormian-Baour, car il n'importe guère
Que Baour soit devant, ou Baour soit derrière;

et voilà où le vandalisme nous a conduits! Et ces petits messieurs font des satyres qu'ils appellent *leur premier Mot!* Ah! qu'ils fassent grace à nos oreilles, et que leur dernier mot arrive bien vîte!

FIN DES NOTES DU CHANT X.

ANECDOTE CURIEUSE,

ET QUI APPARTIENT A L'HISTOIRE.

ANECDOTE CURIEUSE.

Frédéric-le-Grand (car il faut bien lui donner le nom que lui conservera l'histoire) adressa au prince Ferdinand de Brunswick, après la bataille de Crévelt, une Ode satyrique dans laquelle Louis XV, la fameuse marquise de Pompadour, et la nation même étaient vivement insultés; on peut en juger par ces fragmens (*) :

. . . .

Tels ces brigands de la Seine
Armèrent leurs foibles mains,
Croyant subjuguer sans peine
Nos invincibles Germains.

(*) Une partie de ces fragmens se trouve citée par Voltaire, dans ses Mémoires pour servir à la vie privée du roi de Prusse, à de légers changemens

O nation folle et vaine!
Quoi! sont-ce là ces guerriers,
Sous Luxembourg, sous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers,
Qui, vrais amans de la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les dangers et le trépas?
Je vois leur vil assemblage
Aussi vaillant au pillage,
Que lâche dans les combats.

Quoi! votre faible monarque,
Jouet de la Pampadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour,
Lui qui détestant les peines,

---

près, apparemment par l'habitude qu'avait Voltaire de corriger les vers de ce prince. On y trouve aussi quatre strophes de la réponse faite au roi de Prusse, qui paraît ici pour la première fois : mais une de ces strophes est défigurée au point de n'avoir aucun sens, soit par une inadvertance d'imprimeur, soit que la copie adressée furtivement à Voltaire fût très-infidelle.

Au hasard remet les rênes
De son royaume aux abois,
Ce Céladon, sous un hètre,
Prétend nous parler en maître,
Et dicter le sort des rois.

Il ignore dans Versailles,
Où son triste ennui l'endort,
Que les combats, les batailles,
Du monde fixent le sort, &c.

Frédéric eut l'imprudence d'envoyer cette Ode à Voltaire, qui ne l'aimait plus depuis l'aventure de Francfort; et Voltaire la fit passer au duc de Choiseul et à la Marquise, qui ne manqua pas de la faire voir à Louis XV : on imagine bien l'effet qu'elle produisit sur le monarque et sur l'orgueilleuse favorite.

Le duc de Choiseul fit venir Palissot à Versailles, et lui donna l'ordre, au nom du roi, de répondre à Frédéric de manière à lui faire perdre l'envie de

répandre son Ode. Palissot ne pouvait qu'obéir ; et sa réponse fut envoyée à Frédéric, en l'avertissant que s'il donnait plus de publicité à sa pièce, la réponse serait imprimée.

Le roi de Prusse reconnut apparemment que c'était par des victoires, et non par des satyres, qu'il devait se défendre. Il sentit qu'il s'était manqué à lui-même en violant, dans la personne d'un autre souverain, le respect dû à son rang. Il n'écrivit plus, mais il sut vaincre ; et celui qu'on voulait réduire à la seule qualité de marquis de Brandebourg, conserva son trône et augmenta sa renommée.

Les faits qui lui sont reprochés dans la pièce qu'on va lire, étaient vrais au fond ; mais la manière de les présenter était commandée par le ressentiment et par la vengeance. C'était, pour ainsi

dire, une Ode *ab irato* qu'on avait demandée à Palissot. Ces faits pouvaient prouver que le roi de Prusse n'était pas, à beaucoup près, exempt des faiblesses humaines; mais il y joignait de grandes qualités, un génie réellement très-élevé, et un ardent amour de la gloire. Il eut enfin, sur les rois ses contemporains, la même supériorité que son adulateur Voltaire eut sur tous les écrivains de son temps; et si l'on considère que cet éloge est de l'auteur même qui fut chargé de lui répondre, on conviendra peut-être qu'il n'en a jamais reçu qui l'honore davantage.

ODE

AU ROI DE PRUSSE.

O muse, soutiens mon courage!
Retrace-moi cet heureux âge
Chéri de l'antique Memphis,
Où d'un sénat juste et terrible
Le tribunal incorruptible
Jugeait les rois ensevelis.

Renouvelons ces grands exemples:
Si la crainte érigea des temples
Aux tyrans de l'humanité,
Périssent ces honneurs frivoles!
Traînons ces superbes idoles
Aux pieds de la postérité.

Tyran des rives de la Sprée,
Toi dont la puissance abhorrée
Alarme aujourd'hui tant d'états,
Je te dénonce aux Euménides:

Sous leurs mains de vengeance avides,
Viens expier tes attentats.

Il a donc rompu sa barrière,
Ce torrent que l'Europe entière
Devait arrêter dans son cours;
Peuples, menacés du naufrage,
Unissez-vous : contre sa rage
La fuite est un faible secours.

Ce n'est plus cet heureux génie
Qui des arts, dans la Germanie,
Devait allumer le flambeau:
Epoux, fils, et frère coupable,
C'est lui que son père équitable
Voulut étouffer au berceau (1).

Le voilà ce roi pacifique,
Qui d'une affreuse politique
Promit d'enchaîner la fureur;
Il n'en dévoila les maximes (2),
Il n'approfondit l'art des crimes,
Que pour en surpasser l'horreur.

Saxe, désolée et sanglante,
Dresde, autrefois si florissante,

Séjour du commerce et des arts,
Vous le savez ! et vos ruines
Du spectacle de ses rapines
Affligent encor les regards (3).

Mais quelle douloureuse image!
Veut-il donc ce tyran sauvage
Braver tous les droits des humains?
Où fuyez-vous, reine éplorée ?
O reine, à ses fureurs livrée,
Que je tremble pour vos destins (4)!

A force de crimes célèbres
Prétend-il franchir les ténèbres
De l'oubli qu'il a mérité,
Et dont le voile heureux et sombre
Eût enseveli dans son ombre
Son règne impie et détesté ?

Parmi le tumulte et les armes,
Il croit s'aguerrir aux alarmes
Qu'il traîne en tous lieux sur ses pas:
Mais, au bruit de l'airain qui tonne,
L'effroi le saisit, il frissonne,
Et ne voit plus que le trépas (5).

Fier d'un avantage éphémère,
Veut-il d'un laurier moins vulgaire
Tenter les périlleux hasards ?
Prague échappe à son imprudence;
Olmutz, qu'il croyait sans défense,
Le voit fuir loin de ses remparts (6).

Tombez, voiles de sa faiblesse,
Prestiges vains, dont son adresse
A long-temps fasciné les yeux ;
C'est sur la fraude et l'artifice
Qu'il fonda le frêle édifice
De ses projets ambitieux.

Si d'une tactique savante
L'art formidable qu'il nous vante
Put le mettre au rang des guerriers,
De cette gloire imaginaire
L'honneur appartient à son père,
Frédéric lui doit ses lauriers (7).

Jaloux d'une double couronne,
Il ose, infidèle à Bellone,
Courir sur les pas d'Apollon ;
Dût-il des sommets du Parnasse,

Pour expier sa folle audace,
Subir le sort de Phaéton.

Abjure un espoir téméraire :
En vain la muse de Voltaire
T'enivra d'un coupable encens ;
Jamais, aux fastes de la gloire,
La main des filles de mémoire
N'inscrivit le nom des tyrans.

Vois, malgré la garde romaine,
Néron poursuivi sur la scène
Par le mépris des légions ;
Vois l'oppresseur de Syracuse,
Denis, prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

Par tes vers, par ta politique,
Et par ton orgueil despotique,
Déjà trop semblable à Denis,
Héritier de ses artifices,
De son génie et de ses vices,
Crains la disgrace de son fils (8).

Que pourrait alors ta faiblesse ?
Sur une indocile jeunesse

Régner encor par la terreur ;
Et retrouver dans ce délire
Quelque apparence de l'empire
Que tu perdis par ta fureur.

Jusques-là , censeur moins sauvage ,
Souffre l'innocent badinage
De la Nature et des Amours (9).
Peux-tu condamner la tendresse ,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours.

Vaillante élite de la France ,
Accablez de votre vengeance
Ce Salmonée audacieux :
Il ose imiter le tonnerre ;
Hâtez-vous d'en purger la terre ,
Sa mort doit absoudre les dieux.

NOTES.

(1) On sait qu'à l'exemple de Philippe II et du czar Pierre, qui condamnèrent eux-mêmes leur fils, Frédéric-Guillaume, son père, avait voulu le faire mourir.

(2) Il avait écrit contre Machiavel, qu'il appelait le précepteur des tyrans : Voltaire fut l'éditeur de cet ouvrage.

(3) On sait les ravages qu'il commit dans la Saxe, où il était entré sans déclaration de guerre.

(4) Il osa faire arrêter la reine de Pologne, femme de l'électeur de Saxe, dans le propre palais de cette princesse, pendant qu'il en pillait les archives.

(5) Un mouvement de frayeur, que l'inexpérience peut rendre excusable, lui fit prendre la fuite à la première bataille qu'il donna près du village de Molwitz, en Si-

lésie. On prétend qu'il ne pardonna jamais au général Schwérin d'avoir gagné cette même bataille qu'il avait cru perdue.

(6) Il fut forcé de lever successivement les siéges de Prague et d'Olmutz.

(7) Son père avait établi avant lui cette discipline sévère qui fit la principale force de ses armées.

(8) Le fils de Denis le tyran fut réduit, comme on le sait, à se faire maître d'école à Corinthe.

(9) L'auteur, comme on le voit, ne s'abaissa ni à venger, ni même à désigner la marquise de Pampadour; il fit remarquer seulement que ce n'était point à Frédéric de se montrer si sévère sur les faiblesses de Louis XV. Celles de Frédéric étaient d'un autre genre : voyez les mémoires pour servir à sa vie privée, ouvrage postume de Voltaire; mais sur-tout voyez, pour être juste, ce qui précède l'Ode à laquelle se rapportent ces notes.

FIN.

